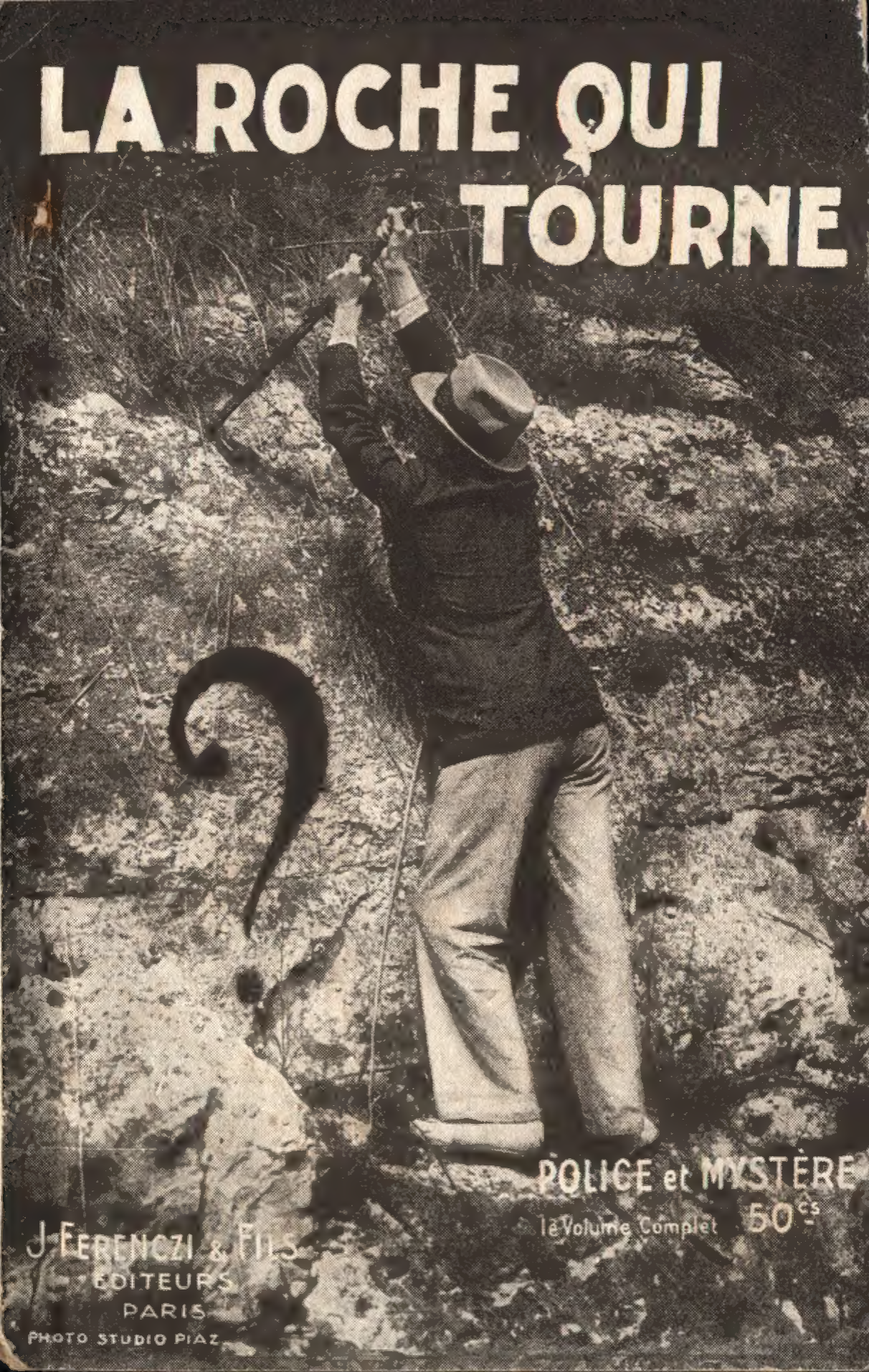
LA ROCHE QUI TOURNE



POLICE et MYSTÈRE

le Volume Complet 50 cs

J. FERENCZI & FILS
ÉDITEURS
PARIS

PHOTO STUDIO PIAZ

La roche qui tourne

ROMAN POLICIER

par MARCEL VIGIER

(U25
pp1745P 4€

CHAPITRE PREMIER

Dans le grand parc aux parterres réguliers dessinés à la française, le docteur Norois se promenait solitaire. Ses mains étaient croisées sur sa longue redingote noire et il penchait d'une fajçon méditative sa belle tête couronnée de cheveux blancs.

Il allait à petits pas, une ride barrait son front et un rictus amer crispait sa bouche.

Lorsqu'il atteignit l'extrémité du parc, il s'arrêta et jeta autour de lui un regard prudent.

A quelques pas se dressait une roche grise creusée d'une grotte assez spacieuse : c'était là, croyait-on dans le pays, une roche naturelle, exhaussement nullement factice des sous-sols pierreux.

Le docteur avança encore dans cette direction, mais lorsqu'il fut à l'entrée, il s'appuya avec nonchalance sur le rebord de pierre.

Un spectateur averti aurait cependant noté que, de nouveau, il scrutait les environs d'un regard aigu, comme s'il eût craint la présence d'un témoin quelconque.

Certain enfin de la solitude, il se baissa à demi et pénétra à l'intérieur de la grotte.

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

P. M. n° 71.

Il se trouva alors dans une pièce spacieuse, mal éclairée, et aux murs raboteux. Un instant il erra, comme au hasard, sa main frôlant doucement la pierre froide. Puis, soudain, tout retomba dans le silence; la grotte derechef était vide.

A ce moment, un visage moqueur surgit d'un bouquet d'arbustes et une voix juvénile s'exclama :

— Je me demande bien ce que le vieux parrain vient faire chaque matin par ici!

L'auteur de ce soliloque délibérément sortit de sa cachette et marcha vers la roche.

C'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, à l'allure souple d'athlète, à l'élégance désinvolte et seyante.

A l'entrée de la grotte, il se pencha et jeta à l'intérieur un coup d'œil curieux. Un cri d'étonnement lui échappa aussitôt :

— Voilà qui est bizarre, par exemple!... Où a bien pu passer le parrain?

Intrigué, il entra et examina les lieux, mais rien n'attira son attention d'une façon particulière. La chambre où il se trouvait avait environ trois mètres de côté et ses murs hérissés d'aspérités ne présentaient aucune solution de continuité.

— Est-ce qu'il serait ressorti sans que je l'aie remarqué? reprit-il songeur.

Ne parvenant à une explication plausible, il regagna le parc et, entraîné par son habituelle insouciance, oublia momentanément ce problème.

Bientôt il atteignit la grande pelouse centrale qui faisait face au château.

Non loin deux jeunes filles, se tenant par le bras, bavardaient gaiement.

Son cœur se serra étrangement, une pâleur envahit son visage, son sourire railleur disparut pour faire place à une mélancolie subite.

Néanmoins, il réagit très vite et chassa cette tristesse qui, une minute, l'avait envahi. La casquette à la main, il avança vers les deux promeneuses et fut reçu par des rires joyeux.

Mais à sa vue, l'une d'elles rougit légèrement, dissimulant toutefois avec habileté ce court émoi. L'autre jeune fille, au contraire, l'accueillit avec une raillerie mutine et affirma rieuse :

— Mon cher Maurice, Simone me parlait justement de vous!

Il se rapprocha vivement, déjà au cœur un vague espoir :

— Et que disait mademoiselle Simone?

— Oh! ni bien ni mal, seulement que vous lisiez le journal tous les matins.

Et elle éclata d'un grand rire moqueur.

Maurice se détourna, gêné, pressentant que le cher secret qu'il avait si profondément en lui était deviné par cette malicieuse enfant.

Simone, mécontente, haussa les épaules :

— Ma pauvre Germaine, je me demande ce qu'il y a de si drôle en cela.

Les trois jeunes gens se réunirent et poursuivirent leur route ensemble. Malgré l'entrain de ses compagnes, Maurice sentait descendre en lui une lourde amertume. Il se disait qu'il aimait sans espoir, parce que sans fortune il ne pouvait aspirer à la main de Simone Verneil, la fille unique du riche industriel, propriétaire du château de Valmomble.

En cette minute, il éprouvait une sorte d'exaspération contre l'argent qui mettait, entre la bien-aimée et lui une barrière infranchissable.

Pourtant, il l'adorait follement, cette enfant charmante, dont les dix-neuf printemps n'avaient pas été effleurés par la dépravation morbide particulière à l'époque. Il l'avait rencontrée à Paris pour la pre-

mière fois, l'hiver dernier, et aussitôt s'était senti attiré par son ingénuité et sa douceur tranquille.

Cependant à nul être vivant, il n'avait confié son secret, en ayant comme un peu honte. Il se refusait à ce qu'on le prît pour un vulgaire coureur de dot.

Maintenant l'attitude de sa cousine Germaine Préval l'inquiétait, il percevait vaguement que, malgré ses précautions, elle avait lu en lui et il craignait qu'elle ne s'en ouvrît à son amie.

Il se persuadait que, si la jeune fille savait, elle s'éloignerait de lui, enlevant ainsi à son cœur aimant, l'ultime satisfaction qu'il pouvait se permettre.

Rien dans leur entretien cependant ne put l'éclairer, la conversation s'était continuée vive et enjouée comme d'ordinaire.

CHAPITRE II

Au détour d'un chemin, les trois jeunes gens rencontrèrent le docteur qui s'en revenait vers le château. Il avait perdu son attitude méditative et, au contraire, marchait en se frottant joyeusement les paumes.

Son regard s'arrêta une seconde sur Maurice et dans ses yeux gris passa comme un rire.

Celui-ci, qui avait eu une minute l'intention de l'interroger sur sa disparition mystérieuse, se tut, craignant de le chagriner. Pour ce vieux parrain, ami intime de son père et qui s'était occupé tendrement de toute sa jeunesse, il éprouvait un attachement quasi filial. Il savait que, sans lui, il n'aurait jamais atteint la situation qu'il occupait actuellement comme ingénieur dans les usines de Verneil.

Habitué à ses manies, il ne cherchait pas d'ordinaire à en pénétrer la cause; mais cette fois, cepen-

dant, sa curiosité était éveillée et il se promit de se montrer plus vigilant. D'autant qu'en plusieurs circonstances, il avait su résoudre diverses énigmes policières, avec une extrême habileté. De là était venu son goût pour tout ce qui était mystère et rarement il laissait échapper l'occasion d'exercer son pouvoir de déductions.

Cette fois encore, il avait la sensation de se trouver sur une piste intéressante, qui lui procurerait de multiples émotions.

L'heure du déjeuner avait sonné, tous retournèrent donc au château.

Dans un petit salon contigu à la salle à manger, les hôtes se trouvèrent bientôt réunis.

A l'extrémité de la pièce, enfoui dans un immense fauteuil, se tenait le maître de céans, jovial et exubérant, fier de sa fortune, encore plus fier de sa fille. Près de lui, Mme Trévoux, une cousine revêche et anguleuse, parente de Verneil, elle était en même temps belle-mère de Maurice.

Plus loin, en un groupe charmant : Germaine, Simone et Maurice.

Enfin, solitaire, le nez baissé sur un bouquin poussiéreux, le docteur Norois.

Le timbre guttural de Mme Trévoux troubla le silence :

— Ce cher docteur est aussi aimable que de coutume.

L'hôte, bon enfant, s'esclaffa :

— Laissez-le en paix, il est en train de travailler à un nouveau procédé de force propulsive, utilisant le saut de la puce.

On rit et Norois releva la tête pour fixer son acariâtre interlocutrice.

— Ma chère amie, vous savez que nous nous sommes toujours cordialement détestés.

Mme Trévoux pinça les lèvres, tandis que les trois jeunes gens se cachaient pour sourire. Les disputes courtoises des deux ennemis étaient la principale distraction durant les heures brèves passées au château.

Afin d'éviter une nouvelle discussion, M. Verneil se leva :

— Allons déjeuner; il y a un canard au sang comme Mme Trévoux les aime.

Le docteur hocha la tête :

— Oui, elle aime le sang.

La vieille dame eut un frémissement et ses yeux gris se posèrent sur l'adversaire avec une acuité haineuse.

Ils passèrent à la salle à manger et, durant le repas, l'hôte, aidé de Maurice, suffit à entretenir la conversation sur un ton d'aimable enjouement.

Le docteur Norois semblait assez gai, seule Mme Trévoux boudait.

La joie de M. Verneil était particulièrement visible; il était heureux d'avoir autour de lui et surtout auprès de sa fille, cette compagnie agréable. Veuf depuis dix ans, il craignait pour Simone la solitude. Toujours il avait veillé sur elle avec un soin jaloux et maintenant, un peu aveuglé par l'amour paternel, il rêvait pour elle d'un mariage princier, qui la placerait aussitôt à la tête de la société parisienne.

Malheureusement, le caractère pondéré de la jeune fille répondait mal à ses désirs. Pour son compte, elle souhaitait tout simplement le bonheur dans l'affection.

Peut-être avait-elle remarqué Maurice, mais en tout cas chacun l'ignorait et surtout son père qui ne se serait fait aucun scrupule d'éloigner ce prétendant d'une situation, à son avis, insuffisante.

Toutefois, il avait pour lui une réelle estime, le considérant comme son bras droit à l'usine.

Ce repas s'acheva donc sans nuage, au milieu d'une gaieté bruyante, légèrement factice, car, sauf le maître du logis, tous avaient un souci lancinant caché au fond du cœur.

CHAPITRE III

Le docteur, Verneil et Maurice faisaient un bridge, les deux jeunes filles jacassaient tout bas, Mme Trévoux, dans un fauteuil près d'une lampe, tricotait.

Dix heures sonnèrent et, aussitôt, avec une régularité d'automate, la vieille dame roula son tricot et se leva.

— Vous montez déjà? interrogea l'hôte aimablement.

— C'est mon heure, fit-elle avec cette sécheresse de ton qui lui était coutumière.

Maurice la regarda en souriant moqueusement; malgré qu'il n'eût aucune bonne raison de l'aimer, il ne parvenait pas à la détester. En revanche elle eut pour lui un coup d'œil froid, haineux et il s'en aperçut. Sa seule vengeance fut de hausser les épaules.

Le docteur Norois ricanait :

— Mon cher Verneil, ne vous inquiétez pas, Mme Trévoux est une femme de tête, elle sait mener sa barque.

Ces simples mots suffirent comme par magie à irriter la vieille dame. Elle eut une crispation du visage et après un bref bonsoir quitta le salon.

La porte refermée sur elle, Maurice eut un reproche indulgent à l'égard du vieillard :

— Pourquoi la taquinez-vous toujours ainsi, parrain?...

Le docteur fronça les sourcils :

— Tu ne crois pas au mal, toi, tu es encore trop jeune.

Pour couper court, l'hôte annonça ses cartes et la partie reprit.

Cependant, lentement, Mme Trévoux monta l'escalier, mais à chaque marche, elle s'arrêta, s'accrochant péniblement à la rampe de sa main osseuse.

Son visage brusquement détendu avait une apparence de terreur invincible, sa bouche se tordait et ses yeux semblaient s'agrandir d'épouvante.

Au premier étage, elle s'arrêta et la main sur son sein, elle resta là, secouée d'un frisson languide et indéfinissable.

— Allons! murmura-t-elle sourdement et elle se remit en marche, tout l'être tendu par un brusque effort d'énergie.

A pas heurtés elle suivit le long couloir et s'immobilisa devant une porte.

Là encore elle parut hésiter, un frémissement rapide la tordit et machinalement elle passa sur son front une main tremblante comme pour chasser une pensée douloureuse.

Enfin, elle se décida et poussa l'huis. Vraiment, la chambre où elle pénétra n'avait rien de terrifiant, bien au contraire, son aspect était paisible et cossu.

Les meubles anciens et lourds répandaient autour d'eux comme une atmosphère de calme et de sérénité. Au milieu, appuyé à une paroi, le vieux lit à baldaquin dressait ses quatre colonnes torses soutenant un ciel aux tapisseries décolorées. Contre les murs, de larges fauteuils de chêne s'alignaient en une symétrie rigide.

Ce fut cependant vers le lit que la vieille dame jeta un premier regard d'épouvante; un soupir gonfla sa poitrine et elle murmura :

— Vais-je enfin dormir?

Les gestes mécaniques, elle se dévêtit, et en costume de nuit, elle écarta les couvertures, comme prête à se coucher. Mais une hésitation la retint encore, elle regarda autour d'elle avec un effroi visible, comme si elle se fût attendue à un danger subit.

Enfin elle se coucha et les paupières mi-closes, les traits crispés en un rictus étrange, elle s'allongea timidement.

A peine fut-elle ainsi qu'elle eût comme un sursaut brutal, sa taille se cambra, ses mains sèches étreignirent le drap.

Néanmoins ,elle parut résister, lutter contre une gêne ou un tournant incompréhensibles. Les dents serrées, les poings fermés, elle essaya de s'immobiliser; mais la grimace qui déformait son visage s'accentua.

En une minute d'énergie, elle ferma l'électricité et se coucha sur le côté, espérant que l'obscurité faciliterait le sommeil.

Dans la nuit, son angoisse lui parut plus épouvantable encore; elle hoqueta, découragée et terrifiée :

— Mon Dieu! mais je deviens folle!

Elle se retourna sur le matelas, tout le corps tendu et ferma les yeux quelques secondes. Bientôt elle sursautait encore avec un cri léger.

— Et voilà dix jours que ça dure! gémit-elle d'une voix étouffée.

Elle eut une secousse brusque, puis continua :

— Je ne peux pourtant réclamer encore que l'on me change de chambre!

En effet, dès le deuxième jour de son arrivée à Valmomble, son supplice avait commencé. S'étant plainte de ne pouvoir dormir, Verneil, ne voyant rien d'extraordinaire à cela, lui avait fait préparer un autre appartement.

Mais là, il en fut de même, un tourment semblable troubla ses nuits, peut-être encore plus douloureux, plus affolant.

Dès que la couverture était retombée sur elle, mille piqûres la harcelaient par tout le corps, c'était comme si le matelas eût été hérissé d'une multitude de pointes d'acier. A aucun endroit du lit, le moindre repos lui était permis, partout c'était la souffrance sourde, persistante, tenace.

Plusieurs matins, elle avait tout examiné, draps, couvertures, matelas, sans jamais rien découvrir..

A vrai dire, la souffrance n'était pas très aiguë, mais perpétuelle, donnant une impression de brûlure intérieure.

Ainsi, depuis dix jours qu'elle était au château de Valmomble, elle avait passé huit nuits blanches, sans une minute de sommeil. Sa nervosité atteignait à l'exaspération et malgré tout, elle n'osait rien avouer autour d'elle, retenue par un motif secret.

A ce régime, évidemment, sa santé croulait avec rapidité, ses yeux se cernaient et une peur affreuse de la mort s'emparait de son cerveau.

Quant à une explication de ce phénomène extraordinaire, elle n'en cherchait aucune, croyant instinctivement au surnaturel.

Cette nuit-là, comme précédemment, elle ne put lutter longtemps et bientôt, exaspérée, elle sautait du lit et tourna le commutateur.

Par la chambre, elle jeta un regard éperdu, puis s'emparant d'un lourd peignoir, elle s'en enveloppa et se dirigea vers la fenêtre qu'elle ouvrit largement.

Anéantie par la lassitude, elle s'effondra dans un fauteuil tout proche et prit son front dans ses mains.

Hélas! elle ne resta ainsi que quelques secondes, un nouveau supplice commençait.

Dans la pièce parut voleter un être invisible et fantastique, qui répétait d'une voix plaintive ou railleuse :

— Souviens-toi de Léon!

Hagarde, elle se dressa, les mains aux seins, tout le corps frissonnant.

La voix tantôt lointaine, tantôt proche, répétait la même phrase mystérieuse, avec des intonations diverses :

— Souviens-toi de Léon!

La vieille dame retomba sur le fauteuil; elle n'avait plus la force de se tenir debout, ses jambes fléchissaient sous elle, une épouvante incoercible grandissait dans son cerveau.

— Je suis folle!... Je suis folle!... râla-t-elle.

Et sans répit, l'écho répétait :

— Souviens-toi de Léon!

Elle croula à genoux, et les mains jointes en une pose de supplication :

— Léon! Léon! pardon!

Alors un peu de calme revint en elle et plus méfiante se demanda si la voix existait vraiment. Comme pour le lui affirmer, le même timbre sourd vaguait au-dessus de sa tête, répétant avec monotonie :

— Souviens-toi de Léon!

Non, ce n'était pas là seulement un appel de sa conscience que vrillait un remords aigu, mais une réalité épouvantable qui lentement faisait monter la folie à son cerveau.

Elle se releva frémissante et erra par la pièce, au hasard, perdant l'exacte notion de ses actes. Passant

près du lit, elle s'y laissa tomber, la poitrine en avant, le visage enfoui dans les mains.

Mais aussitôt elle se remit debout avec un gémissement de souffrance. Les pointes acérées avaient comme précédemment accompli leur œuvre mystérieuse, sa chair en une seconde avait été mille fois piquée, la poitrine enveloppée d'une brûlure.

En titubant elle regagna sa chaise qu'elle attira devant la fenêtre ouverte.

A ses pieds le parc formait un grand trou sombre, des lumières fugitives semblaient parfois courir à travers les arbres pour disparaître aussitôt. Au ciel, très haut, des étoiles scintillaient, mais point de lune pour éclairer cette immensité qui accablait.

La femme tressaillait et malgré la fraîcheur de la nuit, une transpiration tiède filtrait à ses tempes, coulant sur les joues, mouillant les cheveux.

Et derrière elle persistait le murmure mystérieux et tragique :

— Souviens-toi de Léon!

Elle l'entendait mais n'osait tourner la tête, paralysée par l'effroi. Elle s'affaissait de plus en plus en avant et enfin terrassée par la fatigue, elle s'effondra sur la barre d'appui, le visage dans ses bras repliés.

Ainsi elle s'endormit lourdement, sans bien se rendre compte de ce qui lui arrivait.

Aussitôt elle rêva, des visions de cauchemar vinrent la harceler farouchement. Des plaintes brusques, des râles s'échappaient de ses lèvres et des sursauts parfois secouaient tout son corps.

Nul vrai repos ne lui était permis, les incompréhensibles tourments précédents avaient trop influé sur ses nerfs, elle restait exaspérée même dans son épuisement momentané.

A l'aurore, elle se réveilla soudain et jeta un coup

d'œil autour d'elle, puis, rappelée à l'affreuse réalité, elle prêta l'oreille. Le silence complet régnait, le bourdonnement mystérieux qui troublait son cœur avait entièrement cessé.

Languide, elle se leva et se rapprocha du lit avec le secret espoir de pouvoir s'y reposer un instant. Mais à peine fut-elle allongée de nouveau, qu'elle ressauta à terre, en balbutiant :

— Mon Dieu! Il ne me sera donc plus jamais permis de me délasser!

Les yeux fixes, elle considéra la couche avec une épouvante puérile, comme si elle l'eût crue enchantée, cachant en elle un danger surnaturel.

Cette dernière tentative acheva de la décourager. Tristement elle s'éloigna et passa dans le cabinet de toilette afin de se ranimer tout au moins physiquement par une douche d'eau glacée.

Cela lui procura en effet un bien-être passager, qui la décida à quitter sa chambre.

A cette heure, le château était silencieux, personne encore n'était descendu, les domestiques comme les hôtes dormaient.

Elle put donc gagner le parc et mélancolique s'enfonça sous la feuillée brillante de rosée.

L'air frais lui fit du bien, calmant surtout l'énervement, la surexcitation du cerveau, ce qui lui permit de réfléchir plus froidement.

Nonchalante, elle s'assit sur un banc de pierre et maussade, intimement furieuse contre un ennemi imaginaire, s'abandonna à une rêverie désespérée.

Elle sentait au fond d'elle-même une lassitude intense, un manque d'énergie total. A quoi bon lutter contre la peine aiguë qui était dans son cœur? Elle qui jusqu'à ce jour avait âprement tenu à la vie et à ses jouissances éprouvait soudain l'impression que la mort serait une délivrance.

Pourtant elle eut un ultime sursaut de peur, parce que sa conscience était trouble et, une dernière fois, elle voulut se révolter :

— Tant pis! On pensera ce qu'on voudra, mais je demanderai aujourd'hui même à changer de chambre. Peut-être autre part trouverai-je la paix. Il m'est impossible de vivre ainsi, de patienter plus longtemps, puisque nulle amélioration ne se manifeste.

Assurément elle aurait pu s'éloigner, retourner à Paris, dans son home luxueux et riche. Mais un lien invisible la retenait au château et, en outre, elle avait peur maintenant de la solitude qui l'attendait chez elle. A Valmomble, au contraire, elle se voyait entourée d'une compagnie joyeuse et charmante qui savait chasser l'ennui qui toujours la harcelait.

Et puis, aussi un vague sentiment vindicatif la poussait à s'attarder afin de combattre les espérances qu'elle avait devinées. Trop femme, en effet, pour n'avoir point remarqué le sentiment naissant en Maurice, elle rêvait d'empêcher la réalisation de ses chers espoirs.

Ardemment, elle haïssait le beau-fils qui avait sur elle trop de supériorité morale. S'il lui avait rendu coup pour coup, méchanceté pour méchanceté, peut-être l'aurait-elle moins détesté; mais toujours il avait pardonné avec une belle insouciance juvénile et de cela elle enrageait, se sentant incapable elle-même d'une semblable grandeur d'âme.

Pourtant, il aurait eu bien des raisons de lui en vouloir. Habilement, elle avait su le dépouiller du maigre bien de son père qui l'aurait aidé à débuter dans la vie; ensuite, par des manœuvres jusque-là restées inconnues, elle l'avait frustré du riche héritage d'un oncle dont il était l'unique héritier. Cet oncle, quelques mois avant sa fin, elle l'avait entouré de soins et d'une surveillance sévère et, un matin, le

malheureux s'était éteint subitement. Deux jours plus tard, on découvrait dans un secrétaire un testament olographe et de date récente, instituant sa belle-sœur sa légataire universelle.

Mais, de tout cela, le jeune homme se contentait de rire, ayant foi en son courage et en l'avenir. Pourtant, en ces derniers temps, il avait des regrets se disant que, si la fortune de l'oncle lui était échue, il aurait pu en toute franchise briguer la main de Simone.

A tout cela, Mme Trévoux songeait et, en elle, s'élevait une rage mauvaise : c'était à cause de ce bonheur possible qu'elle entrevoyait que toute sa rancune la poussait à ne pas s'éloigner encore. Elle avait la certitude d'entraver, par sa ruse diabolique, tous les projets du jeune homme, ayant le père orgueilleux comme allié inconscient, mais autori-

CHAPITRE IV

La vieille dame avait mûrement réfléchi, non seulement elle réclamerait qu'on la changeât d'appartement, mais aussi elle révélerait à l'industriel une partie de la vérité. Toutefois, elle se promettait d'éviter avec soin de parler des angoisses que lui causait la voix mystérieuse.

Résolue, elle se dirigea vers le château et comme l'heure maintenant était assez avancée, elle gagna la salle à manger.

Déjà Verneil et les deux jeunes filles y étaient réunis, déjeunant gaiement.

Elle les salua tous avec une amabilité relative, sentant vaguement le besoin de se ménager leur sympathie. Germaine, toujours moqueuse, s'en étonna :

— Comme elle est de bonne humeur aujourd'hui, la vieille! souffla-t-elle dans l'oreille de Simone.

Celle-ci pouffa de rire et coula un regard malicieux dans la direction de l'acariâtre cousine.

Mme Trévoux surprit cette mimique mutine, elle comprit que sournoisement l'on se moquait d'elle et sa rancune s'accrut.

Elle s'attarda à table, sachant que la jeunesse aurait rapidement terminé ce premier déjeuner, pour ensuite courir au parc encore tout embué de la fraîcheur matinale.

Bientôt, elle fut seule en compagnie du châtelain et alors, sans plus tergiverser, elle attaqua le sujet qui lui tenait au cœur.

— Mon cher Verneil, je voudrais vous parler sérieusement.

Elle dit cela, les sourcils froncés, les lèvres pincées. L'autre sourit, incrédule déjà.

— Je vous écoute, chère amie, mais n'abusez pas des choses sérieuses pendant les vacances, je déteste cela.

Elle fut certainement vexée, mais n'en laissa rien voir :

— Ne riez pas, ce que j'ai à vous confier est très important. Chez vous, mon cher, chaque nuit, je souffre le martyre.

Il sursauta, ébahi :

— Vous souffrez le martyre, chez moi?... Vous plaisantez...

— Nullement, je ne sais quel sortilège m'empêche de dormir, quel que soit le lit où je repose.

Un coude sur la table, la joue dans la main, le châtelain la considérait avec un étonnement grandissant. Elle poursuivit, tenace et calme :

— Oui, à peine suis-je couchée que mille picotements douloureux me harcèlent; après un moment,

j'ai l'absolue impression d'être enveloppée d'une tunique de feu. Et, tant que je reste sous les couvertures, il en est de même. Bien vite, je suis contrainte de me lever pour échapper à ce supplice. Une fois debout tout cesse, mais si je regagne mon lit, le tourment recommence avec une acuité plus grande...

Il l'avait écoutée sans prononcer une parole, puis soudain, il éclata d'un grand rire, tant l'idée qui lui passait par l'esprit lui semblait drôle :

— Mais vous avez une maladie de peau, tout simplement, ma chère!

Ses yeux fulgurèrent, cependant elle se contint encore, résolue à obtenir satisfaction.

— Ne riez pas,, croyez-moi plutôt; voici huit nuits que je sommeille sur un fauteuil.

— Mais c'est invraisemblable, ce que vous me racontez là, ma chère amie, s'écria l'industriel. Dites-moi que vos nerfs sont un peu troublés et je l'admettrai.

— Non, ne supposez pas que je sois sujette aux folles hallucinations. Vous me connaissez depuis longtemps et mes facultés n'ont jamais fléchi. Le tourment est réel, physique, le harcèlement des piqûres, je le sens, il me chasse de mon lit. Et il en a été de même dans les deux chambres successives que vous m'avez données. Je vous demanderai de me changer encore une fois, peut-être enfin je serai délivrée.

Verneil haussa les épaules :

— Bien certainement, dès ce soir vous coucherez autre part, néanmoins, je ne puis ajouter foi à pareille histoire. Pourquoi ne me dites-vous pas aussi que vous avez vu un revenant? Le château est assez vieux pour être un peu hanté.

Elle frissonna, songeant à la voix vengeresse qui la poursuivait sans relâche, durant des nuits entiè-

res. Cela cependant elle le tut, non point qu'elle craignit la moquerie, mais retenue par un autre sentiment plus profond. Se reprenant, elle continua :

— Soyez sceptique, si cela vous plaît, je ne vous en remercie pas moins de consentir à me laisser prendre un nouvel appartement. J'éprouve une si grande joie à être auprès de vous tous, en cette chaude intimité, qu'il m'est impossible de me décider à rentrer chez moi. Pensez quelle est ma solitude habituelle.

Amical et bon, il lui serra la main :

— Ma pauvre Adeline, je suis très peiné de ce qui vous arrive, quoique j'en attribue la cause à votre « moi » psychique. Néanmoins, soyez persuadée que je ferai tout le possible pour vous débarrasser de ce souci. Tous, au château, nous sommes très heureux de vous avoir.

Cette bonté franche la toucha légèrement, sans pouvoir cependant faire disparaître sa rancune intime et sa haine à l'égard du beau-fils.

A la réflexion, elle ne se plaignait plus que l'hôte ne la prît davantage au sérieux, tout ce qu'elle souhaitait était de posséder une autre chambre. La crainte que, par une enquête sérieuse, on pénétrât davantage dans sa vie l'inquiétait vaguement.

Le sang-froid lui manquait pour raisonner sainement, elle se voyait ballotter entre mille suppositions et ne savait plus s'il fallait attribuer le phénomène qui la troublait à une cause surnaturelle ou simplement ordinaire.

La peur l'avait poussée à parler. La tranquillité revenue, elle ne demandait pas mieux que tout s'apaisât, sans que l'on cherchât à approfondir les choses.

Verneil s'étant éloigné, elle resta seule dans la vaste salle à manger. Une lassitude grandissante

l'étreignait, elle se sentait courbaturée, le front pesant. Le besoin de sommeil devenait évidemment incoercible, ce n'étaient point les quelques heures passées la nuit sur un fauteuil qui pouvaient lui procurer le repos nécessaire.

Alors elle se leva et quitta la pièce, se disant qu'elle allait chercher un endroit paisible où il lui serait permis de dormir un peu durant la matinée.

Ses pas l'entraînèrent dans un petit salon du rez-de-chaussée et aussitôt, elle pensa qu'elle serait bien là, sur un de ces larges divans moelleux.

Afin d'être mieux isolée, elle tira les lourds rideaux des fenêtres, plongeant la chambre dans une demi-obscurité.

Puis, ayant fermé la porte à clef, elle s'allongea paresseusement sur un sopha.

Sa fatigue était telle qu'elle s'endormit aussitôt, terrassée soudain comme une bête épuisée.

Durant peut-être une heure, son sommeil fut paisible, mais, brusquement, elle se réveilla avec un grand cri. Une piqûre profonde venait de la mordre à l'épaule.

Elle se dressa sur son séant, les yeux encore embrumés et dans le silence, à ses oreilles tintèrent doucement les paroles mystérieuses :

— Souviens-toi de Léon!

Hagarde, elle sauta du divan et jeta autour d'elle un regard éperdu.

Mais sa solitude était complète, rien n'avait bougé dans la pièce, nul être vivant n'apparaissait. Les meubles avaient leur apparence coutumière, le long du mur pendaient, immobiles et rigides, les tapisseries anciennes.

Frissonnante d'une terreur mystique, elle restait là, prêtant l'oreille, s'attendant à d'autres appels de la voix fantastique.

D'une main hésitante, elle tâta sa chair meurtrie, glissant ses doigts sous le linge. Aussitôt elle perçut une légère humidité et retira le bras : l'extrémité du médius et de l'index étaient tachés de sang.

C'en fut assez pour l'affoler dans l'état d'esprit où elle se trouvait et elle se dévêtit fébrilement.

Dans la glace, le cœur tremblant, elle s'examina, persuadé d'apercevoir à l'avance une blessure extraordinaire. Elle fut un peu désillusionnée : à peine sur la peau blanche perlait une gouttelette sanguine.

Immédiatement, elle se calma, la futilité du danger chassait l'angoisse première, ne laissant plus que la satisfaction de posséder une preuve tangible de la véracité de ses affirmations.

Hâtivement, elle s'habilla à demi et sonna. A la femme de chambre accourue, elle ordonna de prévenir Verneil qu'elle désirait lui parler.

Quelques minutes plus tard, celui-ci arrivait, intrigué malgré tout.

En peu de mots, elle le mit au courant des derniers incidents, puis lui montra la piqûre minuscule sur laquelle s'irisait encore une fine perle de sang.

Il aurait bien voulu douter encore, cependant ce qu'il voyait le troublait. Evidemment, il ne pensait point à un subterfuge, jugeant inutile pareille exagération.

D'explication à ce phénomène, il n'en découvrait aucune de plausible et cela surtout le décontenançait. Admettre une cause surnaturelle lui semblait puéril, et pourtant autour de lui, rien n'indiquait comment la vieille dame avait pu être atteinte sans que l'on pénétrât dans la pièce. Or, la porte avait été fermée à clef intérieurement.

— Je vais me livrer à une enquête immédiate, promit-il, mais vraiment, je me demande à quoi elle

aboutira. J'ai toute confiance en mon personnel, qui, en outre, n'a aucun intérêt à vous tourmenter.

Vaguement, il supposait que les nerfs de la vieille dame avaient été surexcités antérieurement à sa venue au château, mais subsistait encore la minime blessure, qui, elle, ne pouvait être le fruit de l'imagination.

Il visita le sopha, pensant y apercevoir une épingle ou tout autre objet semblable. Ses recherches furent vaines, rien certainement n'était assez aigu pour déchirer l'épiderme.

Inquiet et soucieux il s'éloigna, ignorant encore ce qu'il ferait dans le but d'éclaircir ce mystère. Sa nonchalance ordinaire était contrariée par la nécessité d'agir, ce qui risquait de troubler la quiétude de ses vacances.

Le hasard le favorisa, il rencontra le docteur dans la salle de billard. Il fut heureux de trouver cet auxiliaire, car, livré à lui-même, il aurait abandonné l'enquête dès son début.

CHAPITRE VI

Verneil finissait de mettre le docteur Norois au courant de la situation, lorsque Mme Trévoux entra.

Celui-ci avait écouté en silence et souriait ironiquement. En apercevant la vieille dame, son rire s'accentua et amusé, il laissa tomber :

— Je vous ai prévenu que cette excellente Adeline sombrerait dans la folie nerveuse, vers son déclin.

L'industriel se récria :

— Mais j'ai vu la piqûre!

— Evidemment, vous avez vu la piqûre, admit le

vieillard, mais vous n'avez pas vu qui l'avait faite.

Mme Trévoux comprit la supposition de son ennemi :

— Vous prétendez que je me suis blessée moi-même, à dessein? Voulez-vous me dire dans quelle intention?

Le docteur haussa les épaules :

— Les cas semblables sont fréquents, les asiles en fourmillent. Quant à la raison? Mon Dieu, il n'y en a aucune.

Et, après un temps, narquois, il ajouta :

— Avouez, ma chère, que vous vous êtes offert notre tête!

La vieille dame eut un mouvement d'humeur, ce scepticisme l'exaspérait. Elle était bien certaine, elle, que la souffrance était véritable, que la voix mystérieuse résonnait dans la nuit autour d'elle. Ce dernier détail cependant, elle avait cru devoir le tenir secret.

A ce moment, les trois jeunes gens très gais firent leur apparition. Aussitôt, malgré les protestations de Mme Trévoux, il les prit à témoins.

En riant, tous écoutèrent, mais aucun d'eux ne parvenait à prendre au sérieux un conte aussi extraordinaire.

Maurice parut réfléchir une seconde, puis proposa :

— Nous allons tenter une expérience : mademoiselle Simone va, à l'instant, se coucher dans le lit de Madame. S'il existe vraiment un phénomène non naturel, elle s'en apercevra sur-le-champ, elle éprouvera à son tour ces redoutables picotements. Dans le cas contraire, nous serons obligés de croire que ma belle-mère a été tout simplement la proie d'hallucinations.

On approuva avec des rires et la jeune fille fut

incontinent décidée. On l'accompagna en troupe jusqu'à la chambre où elle s'enferma. Les autres attendirent dans le couloir.

Afin de rendre cette tentative plus probante, Simone qui était vêtue d'un peignoir du matin, se déshabilla et se glissa sous les draps.

Longtemps elle s'attarda là, émue par une attente mystérieuse. Elle aurait voulu, sans bien savoir pourquoi, ressentir également de ces piqûres sourdes, heureuse d'exciter ainsi sa puérile curiosité.

Mais ce fut en vain, en quelque endroit qu'elle s'allongeât, le calme restait entier. Nul tourment la troublait, aucun de ces picotements ne vint la harceler.

Bien convaincue, elle appela cependant Germaine et Mme Trévoux, voulant leur prouver l'absence de tout subterfuge de sa part.

Lorsque les deux femmes pénétrèrent dans la pièce, elles trouvèrent la jeune femme paisiblement étendue.

— Eh bien, as-tu été piquée? s'écria Germaine moqueuse.

Elle répondit par un sourire où perçait une douce raillerie.

Mme Trévoux se précipita vers le lit et s'appuya au matelas :

— Comment vous avez été tranquille? demanda-t-elle interloquée.

— Mon Dieu, vous voyez, assura Simone, je resterai ainsi la journée entière.

Intriguée, la vieille dame s'était allongée à son tour et constatait que tout semblait avoir repris la normale.

— C'est vrai, balbutia-t-elle, on ne sent rien.

Germaine éclata de rire :

— C'est comme la gale, ça ne s'attrape que la nuit.

Et elle se sauva prévenir les hommes qui toujours patientaient dans le couloir.

Le docteur haussa les épauels :

— Je vous avais prévenus, ma chère amie a les nerfs un peu exaspérés; l'unique moyen de calmer ces picotements nocturnes serait de la soumettre à de bonnes douches diurnes.

Maurice souriait et se penchant vers l'industriel :

— J'espère que vous avez fini de vous mettre en soucis, au sujet de ma vénérée belle-mère. Qu'elle fût un peu folle ne m'étonnerait pas outre mesure.

Le châtelain, riant bruyamment, entraîna tout son monde :

— Ne nous tracassons plus. Pour la satisfaire, on la changera de chambre ce soir et elle dormira, comme un loir... qui dort, naturellement.

Simone s'était vite rhabillée et les deux amies dévalèrent les escaliers en s'esclaffant sans vergogne.

Mme Trévoux resta seule dans la grande chambre à l'aspect sévère et aux meubles anciens. Sur son lit, anéantie, le front dans ses mains, elle hoquetait bouleversée :

— Serait-ce vrai, mon Dieu, que je suis folle!

Pourtant, elle avait bien la conviction d'avoir souffert atrocement toutes les nuits précédentes. Mais, devant la présente constatation, toute son énergie se fondait, elle se voyait ridicule en face des autres qui se moquaient effrontément.

Son orgueil l'obligea à réagir contre cette faiblesse momentanée et elle se redressa vindicative et mauvaise. On riait de ce que l'on appelait sa folie, mais elle se vengerait; déjà l'une de ces jeunes filles qui la narguaient, elle la tenait dans sa main, un seul mot d'elle suffirait à lui percer le cœur.

La rancune lui fit oublier la terreur et la honte; ce

fut presque souriante qu'elle rejoignit le reste de la compagnie réunie sur la terrasse.

— Eh bien! chère amie, demanda Verneil, vos frayeurs se sont-elles apaisées?

Elle haussa les épaules :

— Riez tant que vous voudrez; au bout du compte vous verrez que c'était encore moi qui avais raison.

— Cela arrive quelquefois, railla le docteur, que les aliénés ont une lueur de raison.

Elle lui jeta un regard noir :

— Oui et ils peuvent, en ce cas, dire bien des vérités qui nuiraient considérablement à des jeunes gens que je connais.

Norois, sous cette attaque directe, qui visait évidemment son protégé, ne se démonta pas :

— Le malheur, c'est qu'on ne sait jamais quand viennent ces éclaircies de sagesse, et alors, on ne les croit pas.

Il fallut toute la gaieté de Verneil et la douceur de Simone pour éviter une nouvelle dispute. Maurice riait franchement, aimant voir les deux ennemis aux prises. Germaine les encourageait de son rire clair, qui éclatait en fusées argentines; mais, inconsciemment, elle était toujours du parti du docteur.

Le reste du jour, le calme régna, on ne parla plus des lubies de la vieille dame, les jeunes gens, trop occupés à s'amuser, s'en désintéressèrent momentanément.

CHAPITRE VI

Le dîner était terminé, les hôtes de Valmomble étaient réunis au grand salon. Maurice, aidé de Simone, préparait la table de whist, Germaine s'était mise au piano et laissait courir ses doigts minces sur les touches en une mélodie langoureuse.

Les deux hommes reposaient en fumant, sans façon, un havane.

Seule, Mme Trévoux conservait son attitude hostile, le rictus mauvais qui lui était habituel. Il était dans sa nature de tout détester de ce qui l'entourait.

Verneil, aimablement, la prévint :

— Vous savez, Adeline, votre nouvelle chambre se trouve à l'autre extrémité du château. J'espère que votre revenant aux petites piqûres n'aura pas le courage de vous rejoindre là.

Elle voulut faire preuve de courage et sourit :

— Je compte beaucoup sur sa paresse.

Le silence tomba, Germaine avait cessé de jouer, Maurice et Simone s'étaient assis côte à côte sur un divan. Mme Trévoux leur jeta un regard de haine, leur amour naissant lui déplaisait, comme s'il eût dû lui porter ombrage.

Le docteur laissa tomber son cigare dans le cendrier :

— Nous entreprenons un whist? demanda-t-il.

A son grand regret, Maurice s'installa à la table et Germaine qui, déscrètement, s'était jusque-là tenue éloignée rejoignit son amie.

Dix heures sonnèrent, mécaniquement Mme Trévoux se leva et roula son tricot avec une minutie maussade.

Cette fois, on ne tenta pas de la retenir. Malgré leur bonté, tous avaient hâte de la voir partir. Sa mauvaise grâce, son caractère altier et despotique, finissaient par lui aliéner toutes les sympathies.

Sans trop de trouble, elle avait atteint le grand hall et s'était approchée de l'escalier. Mais le pied posé sur la première marche, une émotion intense la secoua. Cette émotion, faite de crainte et d'espoir, la paralysait; elle se demandait si cette nuit-là elle aurait enfin le calme, ou bien, si définitivement mau-

dite, elle serait harcelée encore par le même tourment affreux.

Une impatience la poussa en avant, elle gravit les marches rapidement et arriva au premier étage. Evidemment, elle n'avait aucune incertitude sur la situation exacte de sa chambre et se dirigea, de ce côté, sans la moindre hésitation.

Tout d'abord, elle suivit un long couloir qui traversait le bâtiment central du château, puis elle tourna à gauche, dans un nouveau corridor desservant l'aile gauche.

Jusque-là, elle avait toujours habité dans la partie droite, elle pouvait donc espérer la tranquillité maintenant, à cause de l'éloignement même.

Devant sa porte, elle s'arrêta et un frémissement lui tordit les reins. Elle resta là une minute, la gorge étreinte, le cœur battant. Quoi l'attendait en cette pièce? Serait-ce encore le supplice qui meurtrissait son corps et lui déchirait l'âme? Ou bien, serait-ce la quiétude complète, le bon sommeil réparateur, après toutes ces nuits d'angoisse?

A peine entrée, elle éprouva comme un grand apaisement : il lui semblait que dans cette chambre, aux tentures plus claires, aux meubles modernes, les heures s'écouleraient sans heurt.

Ce fut donc avec une hâte fébrile, l'esprit plein d'espérance, qu'elle se dévêtit. Puis, presque joyeusement, elle rejeta les couvertures et se glissa dans les draps.

Enfin, elle allait dormir; c'était là, pour elle, une véritable volupté oubliée. La main nonchalante, elle éteignit l'électricité et s'allongea paresseusement.

Mais aussitôt, dans l'obscurité, un tressaillement la secoua, un faible cri lui monta aux lèvres. Elle croyait bien avoir soudain perçu le début du tourment ancien, la même tunique de feu paraissait len-

tement l'envelopper. Mille piqûres sourdes bientôt la harcelèrent, mordant sa chair sans arrêt.

Raidie, elle s'entêta à douter encore, luttant contre la peur lente qui s'enfonçait dans son cerveau.

Hélas! très vite elle comprit : son supplice n'avait pas pris fin, il la tenaillait avec une acuité renouvelée. Tout le long de son dos, c'était le fourmillement intense et incompréhensible des nuits précédentes.

De minute en minute elle sursautait, sous le coup d'une douleur plus vive que les autres, un frémissement de l'être entier la faisait trembler.

Pourtant elle luttait encore, soutenue par l'espoir infime que tout cela brusquement s'arrêterait, pour lui permettre de se reposer.

Et, dans cette lutte, elle s'acharnait avec une ténacité énervée, les dents serrées, les traits crispés.

Ce mal physique seul, peut-être, elle l'aurait supporté longuement, tant il y avait en elle de volonté froide; mais, subitement, vint s'ajouter la torture morale. Dans le silence nocturne, résonna la voix lugubre et sourde qui murmurait tout près de sa tête :

— Souviens-toi de Léon!

Elle eut un râle de terreur et sauta du lit. D'une traite, elle se sauva éperdue à l'autre bout de la pièce et, frissonnante, s'immobilisa dans une encoignure.

Mais encore, parvint à ses oreilles, la phrase ensorcelante :

— Souviens-toi de Léon!

A deux mains, elle étreignait son front et les dents entre-choquées par l'effroi, elle hoquetait :

— Je deviens folle!... je... suis... folle!

Maintenant, elle n'avait plus honte de sa frayeur, l'ayant avouée durant le jour. Toutefois, elle n'osa encore appeler, espérant toujours la fin du supplice. Et puis aussi, elle avait peur que d'autres entendis-

sent ce cri de sa conscience, que la voix mystérieuse répétait avec une tranquillité angoissante.

Les poings fermés, elle se bouchait les oreilles, pour fuir, ne fût-ce qu'un instant, ce murmure affolant qui déchirait son cœur fibre à fibre. Mais, malgré tout ce qu'elle put faire, il semblait s'infiltrer en elle, marteler son cerveau, régulièrement.

L'obscurité la terrifiait, elle aurait voulu de la lumière et manquait du courage nécessaire pour traverser encore une fois la chambre.

Il lui fallut pourtant s'y résoudre et la gorge étreinte, les jambes flageolantes, les yeux agrandis fixant la nuit, elle retourna vers le commutateur.

Sous l'effort de ses doigts énervés, soudain, trois ampoules en même temps inondèrent la pièce de clarté. Alors, elle se redressa et jeta autour d'elle un regard d'épouvante.

Elle ne vit rien d'anormal, la chambre avait son apparence habituelle, nul être humain n'avait bien certainement franchi le seuil.

A peine eût-elle le temps d'espérer que cette clarté lui était libératrice, que le timbre lugubre et monotone, répéta, avec comme une moquerie :

— Souviens-toi de Léon!

Secouée de frissons, elle parcourut la pièce d'un coup d'œil apeuré, scruta les moindres encoignures. Rien, sa solitude était complète, nul ennemi ne la menaçait.

Brisée, elle se laissa tomber sur le lit. Aussitôt, elle se redressa avec un râle languide : les piqûres anciennes l'avaient mordue subitement, faisant courir le long de son échine comme une cuisson sourde.

Son esprit chavirait; les mains aux seins, elle regardait devant elle au hasard. Et, lorsqu'elle fixait un fauteuil, il lui semblait que c'était de là que venait la voix mélancolique, martelant :

— Souviens-toi de Léon!

Puis, ce fut à travers la plaque de tôle de la cheminée, qu'elle parut filtrer; ou bien encore, elle se glissait de derrière l'un des lourds rideaux de la fenêtre.

Son esprit bouillonnait, elle sentait la folie lentement l'envahir, chassant tout autre sentiment que la terreur éperdue qui la tenaillait.

Les mains fébriles, elle se serrait la gorge, comme si elle eût eu l'intention de s'étouffer. Elle ne savait plus ce qu'elle souhaitait; elle avait peur, atrocement peur et balbutiait, haletante :

— Oh!... Je veux me tuer... Oh! cette hallucination qui m'ensorcelle!...

Et toujours, au-dessus de sa tête voletait, légère, indéfinissable, la voix mystérieuse, qui avait parfois des intonations étranges :

— Souviens-toi de Léon!

Et cela flottait, tourbillonait, scandé avec une méchanceté précise ou une ironie froide. Dans les mots, elle devinait du mépris, de la haine, de la colère.

Elle avait peur, la terreur lui tordait le cœur, crispait sa poitrine, comme si une main d'acier l'eût étreinte. Cette frayeur la vrillait, lui arrachant par bribes les derniers vestiges de sa raison.

Alors, brusquement, sans plus savoir ce qu'elle faisait, elle bondit vers la porte et se précipita dans le couloir.

Là, elle s'abattit contre un mur et hurla de toutes ses forces :

— Au secours! Au secours!

Des portes s'ouvrirent, des bruits étouffés de pas troublèrent le silence et, quelques minutes plus tard, tous les hôtes du château étaient réunis autour d'elle.

Maurice arriva le dernier et, en apercevant sa

belle-mère ainsi échevelée, il ne put réprimer un sourire.

En se voyant entourée, la vieille dame sentit son courage renaître un peu ; néanmoins, un tremblement la secouait encore et ce ne fut que péniblement qu'elle parvint à proférer :

— Là... là... il... y a... une voix... et dans... le... lit... des picotements!...

Simone eut pitié et lui prit la main, mais Germaine riait :

— Elle est complètement toquée, fit-elle à mi-voix.

On sourit à cette remarque. Verneil seul s'approcha, s'efforçant de la rassurer :

— Allons, calmez-vous, une inspection immédiate va nous permettre de nous rendre compte de ce qui se passe.

Non loin, le docteur, les mains croisées derrière le dos, se moquait placidement, nullement ému par le bouleversement de la malheureuse.

Elle le vit et eut un cri de rage :

— Oh! Toujours vous!... Allez-vous-en! Allez-vous-en!... Je vous hais!

Il haussa les épaules et fit mine de s'éloigner avec une indifférence narquoise. Verneil le retint :

— Non, restez, il nous faut voir ensemble.

Il acquiesça avec bonne volonté, marquant par son attitude combien il prêtait peu de sérieux aux divagations de la vieille dame.

Tous pénétrèrent dans la pièce et, en même temps, eurent un sourire de raillerie en constatant la quiétude ambiante.

Mme Trévoux appuya sa main sur le bras de Verneil :

— Ecoutez! balbutia-t-elle.

On se tut, le silence pesa, sans un bruit, sans un

froissement. Longtemps, ils attendirent, retenant leur respiration; ce fut en vain.

Le docteur ne put se contenir, il rit franchement, les autres, plus discrètement, se contentèrent de sourire.

Devant cet insuccès, Mme Trévoux eut une crispation de rage :

— Et le lit! cria-t-elle...

Maurice, doucement, prit le bras de Germaine et la pria :

— Pour terminer l'expérience, voulez-vous, mademoiselle, vous coucher à la place de mon excellente belle-mère?

La moqueuse enfant s'empressa de consentir, heureuse d'avoir l'occasion d'une plaisanterie.

Mutine, elle s'étendit sur le drap et se blottit sous la couverture.

Tous les assistants se taisaient, comme s'ils eussent dû assister à un phénomène magique.

Germaine, dans le lit, se mordait les lèvres pour ne pas rire.

Feignant le plus grand sérieux, Maurice demanda :

— Mademoiselle, sentez-vous enfin ces picotements troublants?

Cette fois, elle éclata et répondit entre deux hoquets :

— Non... rien du tout!

Afin de bien prouver la véracité de ses dires, elle se tourna en tous sens sur le matelas, se plaça tantôt sur le bord, tantôt au milieu.

Mme Trévoux la contemplait, avec dans les yeux, une lueur de folie :

— Comment, vous ne remarquez rien? s'exclama-t-elle.

— Rien! rétorqua la jeune fille d'un ton grave.

La pauvre femme n'en croyait pas ses oreilles.

elle ne comprenait rien à ce calme subit, après son propre bouleversement. Pourtant, elle était parfaitement certaine d'avoir été chassée de son lit par les mille piqûres insupportables; douter de la voix mystérieuse lui semblait également impossible. De plus en plus, elle avait l'impression que sa raison lui échappait, qu'un grand vide se faisait dans son cerveau.

Bonasse, Verneil s'approcha et, dans le but de la rassurer, lui prit la main en disant :

— Vous voyez, il n'y a aucun sortilège. Allons, couchez-vous, maintenant vous dormirez en paix. Sans doute, étiez-vous un peu énervée.

Elle s'éloigna sans répondre, cette sympathie protectrice l'exaspérait, elle lui prouvait que tous, à l'heure actuelle, doutaient de son bon sens.

Son orgueil se cabra et, sur-le-champ, elle redevint froide, afin de prouver qu'il lui restait de l'énergie.

— Merci d'être venus, dit-elle posément. Je crois, en effet, que maintenant je vais dormir.

Maurice eut un rire moqueur.

Furieuse, elle le toisa :

— Parfaitement, je dormirai!

Le docteur, de sa voix paisible, intervint :

— Non, chère amie, vous ne dormirez pas..., vous entendrez, au contraire, des bruits mystérieux... Vous sentirez de ces picotements indéfinissables... En un mot, vous aurez une de ces petites crises de folie que je vous prédis depuis si longtemps...

Malgré toute la pitié que l'on éprouvait pour la malheureuse, dont on devinait l'énervement incoercible, un rire général ponctua cette prédiction comique du docteur.

Elle bondit comme une tigresse, les griffes en avant, le visage crispé en un rictus de fureur :

— Partez!... Partez tous!... Je vous déteste!...

Ils se retirèrent en silence et, derrière eux, elle ferma la porte avec fracas.

— Elle est folle! mumura tristement Verneil.

Le docteur hocha la tête :

— Pas encore, mais cela ne tardera pas...

« A moins qu'elle ne meure auparavant, ajouta-t-il songeur.

— Pauvre femme! chuchota Simone pitoyable.

— Non, méchante femme! coupa Maurice. Méchante femme, que sa méchanceté étouffe. Ne la plaignez pas, mademoiselle, si elle le pouvait, certainement, elle n'hésiterait pas à vous porter tort...

Il eut un geste désinvolte :

— Tant pis pour elle, car, assurément, elle est la première à en souffrir... à preuve, ces hallucinations.

Verneil renvoya les domestiques qui étaient accourus et chacun rentra chez soi.

Dans le vaste château, le silence nocturne retomba, comme si nul mystère n'eût plané au-dessus de son toit d'ardoise et de ses tourelles pointues.

CHAPITRE VII

Mme Trévoux fut un long instant, avant de reconquérir son calme. La colère, momentanément, avait chassé les craintes et elle maudissait rageusement les moqueurs qui s'étaient refusés à croire en sa parole.

Pourtant, elle finit par penser aux incidents précédents et s'étonna de ne plus entendre la voix fantastique.

Raisonner, lui était impossible, elle se trouvait en face de deux faits qu'elle constatait et c'était tout, à son avis, les picotements qui la harcelaient dans son lit n'étaient sensibles que pour elle-même. Cela res-

sortait des deux expériences tentées par Simone et Germaine.

Cette conviction l'amena à attribuer au phénomène une cause surnaturelle, d'autant qu'au fond de son cœur gisait un remords qu'elle avait sans succès essayé d'étouffer.

De ceci, il résulta pour elle, immédiatement, un surcroît de terreur; si elle n'avait jamais cru jusqu'à ce jour à l'existence des revenants, à l'heure actuelle, elle en admettait parfaitement la possibilité.

Toutefois, comme la voix continuait à se taire, elle reprit courage et se hasarda à se coucher.

Peureusement, elle s'allongea, tira jusqu'à ses joues la lourde couverture et, le cœur battant, attendit.

Quelques minutes se passèrent, puis, soudain, elle se dressa éperdue; la douleur imprécise, sournoise, recommençait. Tout son être avait été agité par une secousse brutale. Les piqûres étranges ne diminuaient pas d'intensité, mettant au plus profond de sa chair une gêne insurmontable.

Comme elle restait là, frissonnante et craintive, un bruit léger se fit entendre et, tout à coup, dans le grand silence, tomba la phrase fatidique :

— Souviens-toi de Léon!

Elle se sauva, affolée, se refusant à supporter davantage ce supplice et, dans le corridor, s'effondra sur le tapis.

Alors, anéantie, sans forces, recroquevillée sur elle-même, elle pleura, doucement, le corps entier secoué de petits hoquets puérils. Lentement, son âme s'amollissait, elle sentait en elle une faiblesse extrême qui annihilait toute son énergie ancienne.

Le destin s'était dressé devant elle, une justice supérieure faisait peser sur elle le poids immense d'un remords.

Elle jugea futile de lutter, en présence de cette puissance mystérieuse, qui avait deviné ce qu'elle avait caché au plus profond de son cœur. Vaincue, elle s'abandonnait au hasard, ne se demandant même plus ce que serait demain.

La fatigue, cependant, la terrassa et, comme sur ce tapis étroit, dans ce long couloir sombre, rien ne venait plus la troubler, elle s'endormit.

Mais son sommeil lourd fut secoué de cauchemars, devant ses yeux passaient des visions d'épouvante. Même ainsi, elle n'avait pas la paix, parce que sa conscience lui était pesante. Néanmoins, elle ne bougea jusqu'au matin, réparant un peu la lassitude de cette semaine d'angoisse, par ce demi-repos sur un sol dur, contre un mur glacé.

Ce fut ainsi que Maurice la découvrit au matin, comme il sortait de sa chambre pour gagner le parc. Il la vit affalée à terre, encore profondément endormie.

Doucement il la réveilla et demanda :

— Vous avez passé la nuit ici?

Pour un moment, elle oublia sa haine, se sentant très faible, comme abandonnée par le genre humain tout entier.

— Oui, murmura-t-elle plaintivement.

Avec bonté, il l'aida à se relever et la conduisit jusqu'à sa chambre, l'obligeant à se coucher immédiatement.

— Vous dormirez maintenant, n'ayez aucune crainte.

Elle fut étonnée de croire sans difficulté en sa parole, elle obéit sans récriminer, comme une enfant sans force.

Il souriait en la considérant, devinant tout ce qu'elle avait supporté et de cette bienveillance elle lui fut intimement reconnaissante.

Pressé de rejoindre Simone et Germaine, qu'il savait déjà au jardin, il quitta la vieille dame sur une dernière recommandation.

Dès qu'elle fut seule, la frayeur la reprit, elle attendit, en haletant, le tourment auquel, depuis plus d'une semaine, elle avait été soumise sans répit.

Mais rien ne se produisit, aucune piqûre ne la troubla, nul bruit ne vint briser le silence.

Elle se trouvait si bien dans ce lit tiède, mollement allongée, que de nouveau elle s'endormit et cette fois son sommeil fut presque paisible.

De son côté, Maurice avait rejoint, dans le parc, Verneil, le docteur et les deux jeunes filles.

— Et où est donc cette chère Adeline, demanda le châtelain, un peu narquois.

— Je l'ai vu se promener dans les couloirs, répondit simplement Maurice, feignant de n'attacher à ces paroles qu'une médiocre importance. Habilement, il sut détourner la conversation, afin d'éviter les questions qui auraient pu être gênantes.

Mais la matinée entière se passa, sans que la vieille dame apparût et, enfin, vers onze heures, elle fit au salon une entrée souriante.

Tous la considérèrent avec étonnement en constatant sa mine reposée et son attitude tranquille. En une fois, grâce à sa nervosité, elle avait reconquis tout ce qui lui avait manqué de sommeil durant l'affreuse semaine.

Avec Maurice, elle échangea un regard complice et ses yeux, par extraordinaire, se posèrent sur le jeune homme avec une certaine tendresse.

Se sachant coupable envers lui, elle se disait naïvement que les quelques heures de repos qu'elle venait d'obtenir étaient dues à son pardon tacite. Trop faible pour raisonner, la conscience trop lourde pour ne pas admettre maintenant le surnaturel, elle

trouvait soudain cette explication plausible au changement de sa situation.

Cette affection, aussi tardive que naissante, laissa le jeune homme parfaitement indifférent; pas plus qu'il n'avait voulu haïr la vieille dame, il ne tenait actuellement à l'aimer. Jusqu'à ce jour, ils avaient été étrangers l'un à l'autre; ils continueraient ainsi.

Cependant cette froideur du jeune homme fit renaître au fond du cœur de Mme Trévoux l'angoisse ancienne. Elle se disait que, s'il l'abandonnait, elle était désormais perdue.

Coûte que coûte, il lui fallait donc gagner tout au moins la sympathie de son beau-fils, si elle voulait pouvoir jouir en paix des quelques années qui lui restaient à vivre.

Toutes ces idées puériles se bouleversaient dans son cerveau, affaibli par l'exhaustion des nuits précédentes.

Or, quel était son unique moyen de se rapprocher de Maurice? Evidemment, à son avis, c'était de favoriser son amour. Trop femme pour n'avoir point deviné le sentiment très tendre qui unissait secrètement les deux jeunes gens, elle avait rêvé jusque-là de le combattre. Maintenant, il lui fallait au contraire, en atteindre l'achèvement dans le plus bref délai.

Elle était très avare; toute sa vie, elle avait lutté pour amasser, mais à l'heure actuelle, devant la terreur qui était en elle, tout disparaissait. Presque la totalité de sa fortune, elle la donnerait, si cet abandon lui assurait la tranquillité définitive. Cette fortune, quoiqu'on l'ignorât dans la famille, était importante, des héritages successifs l'avaient grossie rapidement. Elle tenait donc ainsi dans sa main, la possibilité de rendre son beau-fils heureux. Maurice, une fois riche, avec son habitude des affaires et sa

science, devenait un parti avantageux, que Verneil, malgré tout son orgueil, ne pourrait refuser.

La décision de la vieille dame fut prise incontinent et, dans le courant de l'après-midi, elle parvint à tirer le jeune homme à l'écart.

— Tu aimes la petite Simone, lui dit-elle à brûle-pourpoint.

Comme il tentait de se défendre, elle lui prouva très vite qu'elle savait.

— Je me demande en quoi cela peut vous intéresser, fit-il avec amertume.

Ces paroles la remplirent d'une frayeur enfantine, il lui fallait absolument empêcher son beau-fils de lui échapper encore.

— Tu penses que je te déteste, Maurice?

— Ma foi, ça m'a produit cet effet-là...

Et il éclata de rire.

— Si je favorisais ton mariage, ou plutôt si je t'obtenais Simone, croirais-tu que j'ai de l'affection pour toi?

Il la considéra avec stupeur, elle lui paraissait tellement changée et d'une façon si soudaine :

— Comment vous y prendriez-vous donc? interrogea-t-il, avec une légère méfiance.

Elle l'entraîna vers un banc proche et le fit asseoir auprès d'elle.

— Tu sais, mon enfant, que tu es mon héritier; j'ai assurément une nièce que j'aime beaucoup, c'est néanmoins à toi que je laisserai ma fortune, en souvenir de ton pauvre père. Or, je suis vieille, il m'est possible de faire un prélèvement anticipé de deux millions environ sur cet héritage. Crois-tu qu'avec cela et ton intelligence, Verneil, cet imbécile, te refusera sa fille?

Il resta un moment hébété par cette proposition, jamais il n'aurait rien espéré de semblable, et en

outre, il ignorait que sa belle-mère pût disposer d'une somme aussi considérable. Il est vrai que le docteur Norois, plus au courant que lui des affaires de Mme Trévoux, lui avait assuré à plusieurs reprises qu'elle était très riche.

— Vous feriez cela? demanda-t-il incrédule.

— Veux-tu que je fasse, dès aujourd'hui, les démarches nécessaires auprès de Verneil?

Cette fois, il ne put douter, et avec son expansion juvénile, il manifesta violemment toute sa reconnaissance.

La vieille dame se pendit à son bras :

— Et, en revanche, tu me protégeras, de tout ce qui me tourmente?

Il eut un sourire, comprenant enfin que cette générosité était intéressée. Son amour le poussa à consentir, malgré l'amoralité de ce marché.

Le pacte fut conclu sur-le-champ et les deux nouveaux amis se séparèrent.

Protéger Mme Trévoux semblait maintenant à Maurice une tâche des plus simples. Homme de sciences, il n'avait attribué au phénomène aucune cause surnaturelle et avait réfléchi. Quant à la certitude qu'elle entendait des bruits insolites et supportait des piqûres violentes, il l'avait cru dès le premier instant.

Il ne s'agissait plus pour lui maintenant que d'agir.

Ayant besoin de réfléchir, il se retira dans le parc et chercha un coin solitaire où nul ne pût venir le déranger. Un banc de pierre sous un vieux chêne parut le satisfaire et il s'installa, après un bref coup d'œil autour de lui.

Son premier soin fut de bourrer une pipe puis de l'allumer lentement. D'un regard songeur, il suivit les volutes bleues qui s'envolaient vers le ciel en tourbillonnant.

— Je suis en face d'une énigme, ou plutôt d'un problème à résoudre, soliloqua-t-il. Rassemblons d'abord les données et voyons si nous pouvons en tirer quelque chose.

De sa poche il tira un calepin et nota :

1° Ma belle-mère est peut-être folle et dans ce cas le problème est résolu. On ne peut ajouter foi à ses affirmations. Mais cette supposition est-elle plausible? Je ne le crois pas en vérité. Elle a fait preuve en trop de circonstances d'un esprit lucide, calculateur et froid. Donc, j'élimine cette proposition, quitte à la reprendre si je ne découvre mieux;

2° Ma belle-mère n'étant pas folle, les piqûres qu'elle ressent sont réelles. Elle est harcelée la nuit entière par une sensation étrange qu'elle assimile à des piqûres;

3° Elle seule les ressent, puisque Germaine ou Simone peuvent se coucher dans son lit sans rien éprouver;

4° Le matin, je l'ai renvoyée dans son lit, elle a dormi la matinée entière sans être incommodée;

5° D'autre part, s'étant couchée en plein jour dans un petit salon, elle a été piquée à l'épaule, même un peu de sang a jailli;

6° Par contre, ces milliers de piqûres, pendant la nuit ne sont suivies d'aucun saignement.

Après avoir réfléchi, il referma son stylo et le remit dans sa poche, puis il relut ce qu'il venait d'écrire.

Sa lecture terminée, il hocha la tête :

— Evidemment, pour quiconque croirait au surnaturel, l'explication serait facile. Ma vénérée belle-mère a dû commettre pas mal de mauvaise actions dans sa vie et maintenant le remords la tourmente.

Il referma son carnet.

— Cependant, cette supposition ne me satisfait pas. A un effet naturel, je veux découvrir une cause naturelle.

Un moment il demeura songeur, le front dans la main. Le problème apparaissait ardu, mais il ne le croyait pas insoluble.

Enfin il débourra sa pipe sur le banc et se leva :

— Voyons d'abord la topographie des lieux.

A petits pas, il traversa le parc et s'arrêta devant la façade postérieure du château. Aux deux premiers étages les fenêtres s'alignaient avec régularité, le soleil déclinant moirait les vitres qui étincelaient.

Son regard se fixa sur l'une des fenêtres.

— Là, mon honorable belle-mère a dormi deux ou trois nuits. Aussitôt les piqûres se sont manifestées. Elle a demandé à changer et on lui a donné cette autre chambée. Ici, même phénomène. Enfin, nouveau changement à droite et toujours les piqûres. Comme elle a passé de l'aile gauche à l'aile droite en s'arrêtant au centre, je ne puis faire entrer en ligne de compte la situation de la chambre où elle couche. Le phénomène se produirait sans doute aussi bien au grenier qu'à la cave.

« Voici donc une première solution : les piqûres peuvent agir à n'importe quelle distance, mais plus particulièrement la nuit.

De nouveau, il tira son calepin et nota cette dernière remarque. Satisfait, il conclut à mi-voix :

— En opérant ainsi par élimination successives, j'arriverai fatalement à un résultat.

A pas lents, il fit le tour du château qui était fort vaste, il examinait les murs avec attention, à la recherche d'un détail quelconque aussi infime fut-il. Toutefois, il ne découvrit rien qui put éveiller son attention. Cette grande bâtisse, il la connaissait déjà

depuis longtemps et nulle nouveauté ne devait lui échapper.

Apercevant les jeunes filles à une courte distance, il s'esquiva prestement, craignant d'être en ce moment dérangé dans ses réflexions. Il travaillait en cette minute pour gagner Simone et il jugeait sage de fuir passagèrement le plaisir pour assurer l'avenir.

Un bois faisait suite au parc, il s'y réfugia pour se livrer à l'aise à ses méditations. Placide, il bourra une pipe et s'assit sur un tapis de mousse.

Pour l'instant, il essayait de définir quelle était la nature de ces piqûres dont souffrait sa belle-mère. Celle-ci s'était montrée incapable de lui fournir une indication précise susceptible de le mettre sur la voie.

A priori, il éloignait la supposition d'une substance quelconque jetée dans les draps par un domestique vindicatif. Si cela avait été, Germaine ou Simone auraient ressenti les mêmes piqûres; ces dernières, en outre, se seraient prolongées au delà du matin. Or, le matin même, Mme Trévoux était parvenue à dormir paisiblement dès que le jour était venu.

Il ignorait l'existence des voix mystérieuses, mais il sentait vaguement qu'il existait autre chose que sa belle-mère lui cachait.

Le crépuscule qui descendait le tira de ses méditations, il se redressa et et se frotta les mains joyeusement.

— J'arriverai, murmura-t-il, pour gagner Simone, pour assurer notre bonheur commun. Il serait injuste que j'eusse réussi en de précédentes occasions et que j'échouasse cette fois.

Il s'en retourna paisiblement vers le château et en chemin rencontra Verneil qui lui frappa amicalement sur l'épaule :

— Eh bien, Maurice, que pensez-vous des hallucinations de votre belle-mère? Elle baisse cette brave femme... je ne me serais jamais douté qu'elle fût dans un pareil état de faiblesse mentale.

Le jeune homme haussa les épaules :

Verneil approuva en souriant :

— Sait-on jamais, tout cela s'éclaircira peut-être, Je connais bien ma belle-mère et serais fort étonné qu'elle ne possédât point un parfait équilibre.

L'industriel le considéra de biais :

— Feriez-vous de la métaphysique, par hasard, mon pauvre ami? Ce serait désastreux! Vous admettriez alors les manifestations de l'au-delà...

Il baissa la voix :

— Je ne serais pas étonné que cette bonne cousine ait quelque mauvaise action sur la conscience.

Maurice riait doucement :

— C'est possible, néanmoins, je ne m'occupe pas de métapsychie et je suis persuadé, tout uniment, qu'un effet naturel à une cause naturelle. Si ces piqûres sont réelles, j'en découvrirai la cause.

Verneil approuva en souriant :

— Je vous souhaite bonne chance, cher ami.

Maurice le laissa s'éloigner et, après un léger détour, rentra au château.

Feignant de gagner sa chambre, il s'engagea dans l'escalier et atteignit le premier étage. Mais, dès cet instant, il fit preuve d'une méfiance particulière. Il avança doucement sur la pointe des pieds et pénétra vivement dans une pièce qu'il savait vide.

Là, de nouveau, il prêta l'oreille pour s'assurer que nul ne l'avait entendu, puis, tranquillement, il jeta autour de lui un coup d'œil rapide. Un sourire se joua sur ses lèvres :

— Voilà qui fera parfaitement mon affaire.

Sans bruit, il s'approcha du lit recouvert entièrement d'une courte pointe de satin :

— Y a-t-il au moins des draps?

Ayant soulevé la courtepointe, il constata que des draps s'y trouvaient bien, mais simplement pliés.

Il rit tout bas :

— Je vais être obligé de me transformer en valet de chambre. Mais tout d'abord, prenons quelques précautions élémentaires.

S'adossant au mur, il retira ses chaussures, puis son veston, qu'il lança sur un fauteuil. Il hasarda quelques pas sur ses chaussettes et nota :

— De cette façon, on ne m'entendra pas.

Une minute, il réfléchit, se demandant s'il ne fermerait pas la porte à clé, mais il abandonna aussitôt cette idée, craignant d'éveiller l'attention.

Satisfait, il s'attaqua gaillardement au lit, il tendit les draps, étala les couvertures. Il riait tout bas en se livrant à cette besogne anormale.

— Voilà l'avantage d'avoir été soldat! murmura-t-il.

Ce travail achevé, il parcourut la chambre en tous sens, examinant les meubles, se traînant à genoux pour scruter le parquet dans toutes les directions.

— Ça va! maugréa-t-il.

Attirant une table, il monta dessus et explora le plafond comme il avait fait pour le sol. Définitivement il se jugea tranquille.

— Rien à craindre ici, si cela n'était pas, je croirais décidément à la sorcellerie.

A petits pas, il revint vers son veston qu'il endossa, ensuite il enfila ses chaussures, mais sans les lacer.

— Maintenant, il ne s'agit pas de se faire pincer.

Il se rapprocha de la porte et appliqua l'œil à la

serrure. Nul bruit ne lui parvenant, il se rassura et, lentement, entr'ouvit l'huis.

Prudent, il jeta un coup d'œil dans le couloir et, certain de la solitude, se glissa au dehors.

Rasant les murs, il retourna en arrière et, cette fois, s'arrêta devant la chambre de Mme Trévoux.

La main ferme, il tourna le loquet et entra.La porte refermée derrière lui, il retira encore ses chaussures.

Immobile au milieu de la pièce, il semblait flairer l'ambiance. En même temps, il parcourait les murs, le plafond d'un regard songeur :

— Bizarre! murmura-t-il. Au bout du compte, cette vieille folle est peut-être victime d'une véritable hallucination.

Il hocha la tête :

— Jusqu'à présent, j'avoue ne rien deviner, mais ce n'est assurément pas une preuve.

Indécis, il hasarda quelques pas, puis s'enhardissant, il parcourut la chambre en tous sens.

Ses efforts furent vains, il conclut :

— Je ne découvrirai pas le secret, maintenant et à m'attarder ici, je risque de donner l'éveil.

Comme précédemment et avec les mêmes précautions, il sortit et se retrouva dans le couloir.

Ayant encore besoin de réfléchir, il gagna sa propre chambre et s'installa dans un fauteuil en attendant le premier coup de cloche annonçant le dîner.

Tout d'abord, il relut ses notes, ce qui lui permettait d'établir le problème dans sa simplicité.

En résumé, il constatait que les déplacements successifs de Mme Trévoux avaient eu lieu sur une même ligne. Elle avait passé de l'aile gauche à l'aile droite après un arrêt au centre, mais sans jamais changer de côté, demeurant toujours sur la façade postérieure du château.

Il releva la tête et monologua :

— Ceci me paraît une indication précieuse... Pourquoi, par exemple, ne l'a-t-on pas mise dans la chambre contiguë à la mienne?

Un instant, il demeura rêveur :

— Alors, il faudrait attribuer tout le mal à Verneil? Mais pourquoi? Quel intérêt aurait-il à tourmenter une vague parente? Cela me paraît absurde.

Après un temps, il poursuivit :

— On pourrait mieux incriminer un domestique à qui ma douce belle-mère aurait occasionné un ennui. Il est probable que Verneil ne s'inquiète pas lui-même de ces transbordements de Mme Trévoux et s'en remet de ce soin à son personnel.

Il nota ce détail et reprit :

— Le mobile ne peut être que la vengeance... L'unique héritière de ma belle-mère ne se trouve pas ici... J'ajouterais même que nul ne la connaît... A moins qu'un domestique, encore une fois, ne soit soudoyé... Possible, mais peu probable... je m'en tiendrai donc à la vengeance.

Il bourra une pipe et se rejeta sur le dossier de son fauteuil.

— La qualité sociale du coupable m'indiquerait évidemment le procédé employé. Mais impossible de le découvrir assez rapidement dans tout ce monde. A priori, je ne vois personne capable d'une aussi mauvaise farce. Les invités sont des gens pondérés. Germaine manque de la persévérance nécessaire et Simone de méchanceté.

Sa pipe achevée, il consulta sa montre et s'habilla pour le dîner. Sa toilette fut plus rapide que de coutume. Son esprit grandement préoccupé ne lui laissait pas le loisir de soigner son élégance.

Quand il fut prêt, il sortit son browning d'un tiroir :

— On ne sait pas ce qui peut arriver, le mieux est de se montrer prudent.

Au revolver il joignit une forte lampe de poche et, quittant sa chambre, il traversa le couloir sur la pointe des pieds et fut déposer ces deux objets dans la chambre de Mme Trévoux. Sous son smoking, en effet, browning et lampe de poche auraient pu être remarqués et ainsi mettre en éveil le coupable.

Quand il arriva au salon, tout le monde était déjà réuni.

Avec Mme Trévoux, il échangea un bref coup d'œil qui acheva de la tranquilliser.

CHAPITRE VIII

On quittait le salon pour passer à la salle à manger. Profitant du mouvement, Maurice s'approcha de Mme Trévoux et lui glissa à l'oreille :

— Vous vous retirerez à dix heures comme d'habitude, mais vous ne pénétrerez pas dans votre chambre. Vous m'attendrez dans le couloir.

Pour toute réponse, elle lui pressa la main, indiquant qu'elle avait compris.

Durant le dîner, elle fut d'une gaieté inaccoutumée, qui étonna les assistants. Elle fut particulièrement aimable envers Simone, afin de montrer ainsi à son beau-fils qu'elle tenait sa parole. Pas encore cependant, elle n'avait eu d'entretien avec Verneil à propos du mariage, le jeune homme l'avait priée de retarder cette tentative jusqu'au lendemain. Il ne voulait avoir aucun souci ce soir-là, désireux de conserver son esprit clair pour la besogne qu'il allait entreprendre.

Après le souper, on retourna au grand salon et, aussitôt, Maurice prévint qu'il ne jouerait pas au

bridge comme d'habitude, prétextant une vague migraine pour expliquer cette abstention.

D'un sourire mystérieux, Mme Trévoux le remercia, comprenant que c'était pour elle qu'il agissait de cette façon insolite.

La soirée, néanmoins, s'écoula gaiement, pas une minute il ne parut être préoccupé et, en réalité, il ne l'était guère, conservant toute son insouciance juvénile. Un problème se présentait à lui, il le résoudrait comme tous les problèmes.

Lorsque dix heures sonnèrent, la vieille dame posément roula son tricot et se leva.

— Vous allez vous coucher, ma chère Adeline? fit Verneil aimable.

Elle eut un geste d'acquiescement souriant qui étonna encore. On ne comprenait point qu'après son affolement de la nuit précédente elle pût jouir d'une telle tranquillité. Mais elle avait la foi : Maurice avait promis qu'il la protégerait, elle comptait sur lui, persuadée d'avoir allégé sa conscience par l'abandon d'un tiers de sa fortune.

— Vous ne dormirez pourtant pas, lui lança le docteur railleur.

— C'est ce qui vous trompe, rétorqua-t-elle déjà agressive.

Le jeune homme lui fit signe d'éviter toute discussion et aussitôt elle se tut, manifestant une obéissance qui était loin de ses habitudes.

Quand elle se fût éloignée, Verneil s'exclama :

— Elle est tout de même extraordinaire : hier elle tremblait de peur, aujourd'hui elle est plus paisible que nous.

— C'est une vieille folle! laissa tomber Norois avec dédain.

Germaine approuva, mais Simone et Maurice se turent.

La réunion ne se prolongeait guère après dix heures. Maurice attendit donc que le maître de la maison donnât l'ordre du départ.

Mais dès qu'il eût quitté le salon, il monta rapidement l'escalier afin de précéder les autres et rejoignit Mme Trévoux.

Comme il avait été convenu, celle-ci l'attendait dans le couloir. Aussitôt il l'entraîna vers une porte qu'il ouvrît et, ensemble, ils pénétrèrent dans une chambre.

— Vous coucherez ici cette nuit, dit-il, et vous y dormirez en paix. J'ai préparé le lit moi-même dans le courant de l'après-midi, ainsi personne ne peut être averti de ce changement.

— Et vous, que ferez-vous? demanda la vieille dame.

Il sourit tranquillement :

— Ne vous inquiétez pas. Vous m'avez prié de vous protéger, je m'exécute, voilà tout.

Elle le remercia d'un serrement de main cordial et il s'éloigna. Restée seule, elle se dévêtit en hâte et s'allongea dans le lit. Une demi-heure plus tard, elle sommeillait paisiblement, sans avoir ressenti aucune des piqûres habituelles.

Pendant ce temps, Maurice avait gagné la chambre occupée la nuit précédente par Mme Trévoux. Tout d'abord, il évita d'allumer l'électricité et au hasard s'installa dans le premier fauteuil venu.

Une fois là, il eut un rire silencieux et murmura, comme s'il eût besoin de soliloquer pour mieux se comprendre :

— Si je ne remarque rien c'est qu'elle a rêvé. Alors c'est uniquement de l'autosuggestion; ça passera. Si au contraire je note quelque chose... parbleu, il me faudra bien savoir ce qu'il en est.

A peine terminait-il ce discours ironique, qu'une voix étouffée scandait :

— Souviens-toi de Léon !

C'était net, très distinct!

— Que vient faire mon oncle Léon, en cette affaire? souffla-t-il intrigué.

Sans bruit, il se leva et écouta. Le silence dura quelques minutes puis encore, prononcé d'une façon différente.

— Souviens-toi de Léon !

— Ça, par exemple, c'est curieux! s'exclama-t-il tout bas.

Il lui était absolument impossible de découvrir, au son, d'où venait la voix. Elle semblait flotter dans la pièce, n'avoir aucun point fixe; mais ce pouvait être là un phénomène d'acoustique.

Avec prudence, il fit quelques pas, se rapprochant du lit et attendit.

Derechef il perçut la même phrase brève, mais cette fois, elle lui parût plus proche.

A pas lents, il revint en arrière et s'immobilisa au milieu de la pièce.

La voix répéta :

— Souviens-toi de Léon !

Et cette phrase lapidaire, avec des intermittences régulières, jaillissait du silence. C'était ensorcelant, envoûtant et il fallait avoir les nerfs solides pour résister à un pareil supplice.

Plus le jeune homme s'acharnait, plus il se rendait compte de l'impossibilité de situer la direction du son. Cela semblait voleter au-dessus de sa tête, sourdre du plancher, du plafond, des murs.

Il eut une crispation de tout l'être, ses poings se fermèrent.

— C'est idiot, je vais, à mon tour, me laisser abrutir.

Pour lutter contre cette hantise, il fit quelques pas, la voix semblait le poursuivre, venir chuchoter à ses oreilles.

Rageur, il ricana :

— Je crains bien que les manifestations spirites ne sortent du même tonneau.

Un fauteuil placé contre le mur, flanquait la grande fenêtre; il fut s'y asseoir et l'énergie bandée prêta l'oreille.

Il n'y avait pas de diversité dans le mystérieux appel, les mêmes mots revenaient toujours dans un ordre identique après de brèves périodes de silence.

Ayant retiré ses chaussures, il se leva et traversa la pièce rapidement. Devant la porte, il s'arrêta et écouta. Avec précaution, il entrebâilla l'huis.

Le couloir s'étirait à droite et à gauche, baigné d'une lumière douce; durant la nuit entière, une ampoule voilée restait allumée.

— Personne! chuchota-t-il.

De biais, il se coula au dehors, referma la porte doucement et un instant s'immobilisa. En écoutant avec attention, il percevait encore la voix énigmatique, mais considérablement assourdie.

Logique, il conclut :

— Cela ne peut donc provenir d'une chambre voisine, puisque, même ici, je ne l'entends plus distinctement.

Il recula et leva les yeux, cherchant près du plafond quelque chose ressemblant à un haut-parleur. Mais rien de semblable n'existait.

Avec une sorte de colère, il se secoua :

— Cela devient envoûtant, et si jamais je pince le mauvais farceur...

Silencieusement, il glissa le long du couloir, prêtant l'oreille devant chaque porte. Nulle part, il ne

nota un écho de la voix mystérieuse; celle-ci se cantonnait bien dans la chambre de sa belle-mère.

Il répéta, comme cherchant là une explication de l'énigme :

— Que vient faire mon oncle Léon en cette histoire?

Pensif, il revint en arrière :

— Evidemment, là se cache tout le secret... Ce pauvre oncle a mal agi à mon égard, mais je n'ai chargé personne de prendre ma défense... surtout quand il est trop tard.

De nouveau il se trouva dans la chambre de Mme Trévoux et aussitôt la voix monotone parut le menacer :

— Souviens-toi de Léon!

Les deux poings crispés, il se boucha les oreilles et, avec un rire sourd, gronda :

— Oh! assez! assez!

Il se dirigea vers le lit dont il souleva les couvertures. Alors, une idée traversa son esprit :

— Les piqûres et le bruit ne doivent être qu'une seule et même chose. Voyons un peu.

Et il s'allongea silencieusement sur le matelas. Vingt secondes plus tard, il était contraint de sauter à terre. Non pas la souffrance, mais la gêne était trop forte pour qu'il pût la supporter plus longtemps.

— Je comprends que cette pauvre vieille ait été affolée, balbutia-t-il, songeur.

Longuement il réfléchit, cherchant une explication à cette énigme bizarre. Puis un sourire soudain éclaira son visage. Sans hésitation, il tourna le commutateur et la chambre se trouva baignée de clarté.

Aussitôt, il fut à plat ventre et se glissait sous le lit, dont il examina le sommier avec soin. Un rire lui échappa :

— Ce n'est pas mal imaginé et je me doute bien qui est l'auteur de cette invention diabolique.

Sous le sommier, en effet, soutenu par des ressorts de cuivre, courait un long fil de laiton. Un deuxième fil descendait le long d'un pied du lit. Ces deux fils se réunissaient un peu plus haut, longeaient le dos du meuble, suivaient un autre pied et se perdaient contre le mur. Cependant, en examinant de très près, on constatait, qu'ils passaient dans un étroit interstice entre deux lames du parquet.

Sûr de lui maintenant, le jeune homme repoussa brusquement le lit et à la lumière étudia le mur.

Il en était là de ses investigations, lorsque la voix répéta, martelant les mots avec une intonation narquoise :

— Souviens-toi de Léon!

Cette fois, il éclata de rire franchement; il avait compris tout le mystère.

— Pauvre vieille! murmura-t-il. pensant à sa belle-mère, si naïvement dupée.

Pourtant malgré son examen attentif, il ne découvrait rien dans le mur. Jusqu'à mi-hauteur, il y avait des corniches qui se rejoignaient à angle droit. Au-dessus, la tapisserie se présentait absolument lisse. A genoux sur le sol, il scruta, palpa intensément, passant ses mains sur toutes les proéminences et soudain, sous sa paume, il nota un léger tremblement. Aussitôt il s'acharna en cet endroit et brusquement un bruit de déclic se fit entendre et une porte s'entre-bâilla. Il n'eût plus alors qu'à pousser et il se trouva dans un étroit passage dont la largeur ne dépassait point soixante centimètres. Ce passage était sinueux et il comprit qu'il épousait avec exactitude, les anfractuosités des chambres.

Comme il y pénétrait, la voix mystérieuse, lança au-dessus de sa tête :

— Souviens-toi de Léon!

Il leva les yeux et grâce à la lumière de la pièce, il aperçut un petit phonographe posé sur un pied, tout contre la cloison. Le pavillon de ce phonographe était bouché par un tampon de laine, ce qui évidemment assourdissait le son. Cette précaution, jointe à l'épaisseur du mur, donnait à la voix cette apparence imprécise qui empêchait de la localiser lorsqu'on l'entendait de la chambre.

Mais ce n'était pas là tout. A terre courait le fil de laiton que le jeune homme avait découvert sous le lit. Il se décida à le suivre, comprenant que, par lui, il atteindrait à la véritable solution du problème.

S'armant d'une lampe de poche, il suivit l'étroit couloir et après quelques minutes de marche, s'arrêta subitement : une porte était ouverte.

Il regarda et constata que cette porte donnait sur la chambre du docteur Norois. Sans bruit, il se pencha et aperçut le docteur qui lisait paisiblement.

A terre, il y avait, en cet endroit, un court morceau de bois, surmonté d'un commutateur de faïence. Aussitôt il devina que c'était de là que son parrain commandait la force. Il suffisait en effet d'ouvrir ou de fermer ce commutateur, les fils étant rejoints à l'intérieur du carré de bois, pour laisser passer le courant.

Se faisant aussi léger que possible, il franchit très vite cet obstacle et poursuivit son chemin, le long de l'étroit boyau.

Il atteignit ainsi un escalier en colimaçon d'une largeur de cinquante centimètres. Après un certain nombre de marches, il y eut une déclivité douce, puis brusquement le couloir s'élargit considérablement et avança absolument horizontal.

Le jeune homme devina qu'il était arrivé aux sous-sols du château de Valmomble.

Toujours armé de sa lampe de poche, il s'enfonça plus avant, marchant vite maintenant sur le sol raboteux, et ses pas l'amenèrent rapidement à une vaste grotte.

Au centre de cette grotte, il aperçut douze piles électriques accouplées.

Le problème était résolu : la force partait de cet endroit, les fils la conduisaient jusqu'à la chambre de Mme Trévoux. Ainsi le lit de la malheureuse était simplement électrisé et c'était là, sans aucun doute, la cause de cette sensation de piqûres qu'elle éprouvait chaque nuit. Evidemment le danger était nul, mais ce tourment, joint à celui du phonographe, devait vivement frapper une imagination active.

Maurice se rappela alors que, lorsque la vieille dame avait changé de chambre, cela avait été sur les indications du docteur. Le châtelain, certainement, n'était pas complice de cette mauvaise plaisanterie.

Le jeune homme n'abandonna point ses recherches et, regardant autour de lui, il aperçut contre un mur, une grosse pierre et, au-dessus, une barre de fer. Il manœuvra cette barre et doucement un lourd quartier de roc glissa, laissant une ouverture béante dans la cloison.

Maurice se précipita et ayant grimpé sur la pierre, franchi cette porte mystérieuse, il se trouva dans la grotte qu'il avait remarquée deux jours auparavant et dans laquelle son parrain avait disparu.

Tout lui était parfaitement clair. Les piles qui avaient dû servir jadis, soit à l'éclairage, soit aux sonneries du château, avaient été assemblées là et réparées par le docteur.

Mais la raison d'un semblable travail ne pouvait, à son avis, être l'unique plaisir de faire une bonne farce. Il se souvint alors de la mort subite et assez

incompréhensible de son oncle Léon. Intrigué, il revint en courant sur ses pas et se précipita dans la chambre du docteur.

A son entrée inattendue, celui-ci leva la tête et ne put cacher sa surprise :

— J'ai tout découvert, s'écria le jeune homme, impatient de connaître la vérité. Mais, dites-moi, parrain, que vient faire mon oncle Léon en toute cette affaire?

Le front du docteur se rembrunit :

— Mon enfant, dit-il tristement, ton oncle a été empoisonné par cette femme, qu'il avait acceptée à son chevet de vieillard. Le testament était faux, entièrement écrit de la main de ta belle-mère. Cette malheureuse, entraînée par son avarice, était capable de toutes les infamies. J'ai eu les preuves morales de tout cela et j'avais juré de venger ton pauvre oncle, qui avait été, comme ton père, mon camarade d'enfance. Cette vieille aurait vu sa raison sombrer dans le remords; c'était là une juste punition de son forfait; en même temps, elle aurait rendu gorge de ce dont elle t'avait dépouillé.

Maurice à son tour raconta ce qui s'était passé entre lui et Mme Trévoux durant la journée. Le docteur ricana, amusé par cette pusillanimité.

Le jeune homme se leva.

— Je me demande si j'ai bien le droit de me poser en justicier.

Le docteur le considéra d'un air narquois :

— Je te reconnais là, mon pauvre garçon. Non seulement tu as le droit, mais le devoir de rentrer dans la fortune qui t'appartient. Quand ce ne serait que pour assurer le bonheur de Simone.

Fébrile, Maurice fit quelques pas à travers la pièce:

— Vous semblez fort certain que Simone soit prête à se jeter dans mes bras.

Norois sourit malicieusement :

— Elle n'est peut-être pas toute prête, cependant il te suffirait de l'y aider un peu. Au contraire, tu parais la fuir... N'oublie pas, cher ami, que tu es millionnaire.

L'ingénieur s'immobilisa, abasourdi :

— Millionnaire?

— Ma foi... avec ce que ta belle-mère te rendra, tu le seras plusieurs fois. L'insouciance est une belle chose, mais l'énergie une plus belle encore. Dans la vie, la lutte reste nécessaire à tous les instants. Si tu préfères te laisser dépouiller, libre à toi évidemment, mais tu commettras en même temps une mauvaise action. Tu as connaissance d'un crime, tu permets au coupable d'échapper au châtiment. Par surcroît, tu sacrifies ton bonheur et celui d'une jeune fille qui ne demande qu'à t'aimer. Crois-tu que tout cela soit honnête, même logique?

Maurice eut un rire découragé :

— Comment arracher son magot à cette affreuse femme? En me faisant complice de votre horrible farce! Non, je ne peux m'y résoudre.

Norois se rejeta en arrière dans son fauteuil et croisa les mains.

— Je ne réclame pas cela. Mon rôle était celui de justicier et n'allait pas plus loin. Toi, tu as plus à faire. Tu as accepté de lui rendre la tranquillité, accomplis ta promesse. Elle n'obtiendra cette sécurité qu'en rendant le bien volé et en se livrant à une rude pénitence.

— Pourquoi ne l'avez-vous livrée à la justice?

— Parce que je manquais de preuves tangibles susceptibles de la faire condamner. En outre, tu aurais été éclaboussé par un procès odieux. Je me voyais donc contraint de demeurer dans l'ombre, mais l'inaction m'était interdite. Je crois qu'elle sen-

tait que je l'avais devinée la misérable femme, mais, audacieuse, elle me tenait tête, persuadée que je ne pourrais rien contre elle.

Maintenant, au souvenir de l'horrible farce, Maurice souriait.

Norois éclata de rire.

— Tout d'abord, la découverte de la grotte et du passage secret. Ensuite, je mis la main sur ces piles. Mon projet se mûrit lentement certes, mais il finit par se dessiner dans mon esprit. J'étais ici bien avant toi et bien avant ta belle-mère, j'incitais Verneil à l'inviter pendant les vacances. Il ne fut point étonné et acquiesça aussitôt à mon désir. Dès le premier jour, je lui fis remarquer qu'elle était un peu folle. Son mauvais caractère en l'occurrence facilita ma tâche et bientôt dans le château chacun la prit pour une demi-toquée.

— Vous n'avez pas craint que l'on découvre votre subterfuge?

— Personne, sauf toi, n'en était capable réellement. Le hasard, ou plutôt la justice immanente a voulu que ta belle-mère s'adressât à toi, qu'elle avait honteusement dépouillé, qu'elle poursuivait de sa haine sournoise depuis tant d'années.

Il se tut un instant, puis releva la tête, les yeux étincelants.

— Tu vois bien que le destin t'a choisi pour punir la coupable. Rends-toi compte comment les événements se sont enchaînés. Même l'amour de Simone devenait un adjuvant à ta juste vindicte.

Maurice hochait la tête, peu convaincu; il lui déplaisait de s'attaquer à une femme seule, fût-elle sa pire ennemie. Devinant ses pensées, Norois haussa les épaules :

— Grand nigaud, fais taire des scrupules absurdes, traîne cette misérable à tes genoux. Pense à ton

oncle empoisonné et qui réclame vengeance. Cet oncle t'aimait comme un fils et en revanche, tu laisserais ce forfait impuni?

Visiblement, le jeune homme était ébranlé, il eut pourtant un geste découragé.

— Que puis-je faire? Me précipiter sur ma belle-mère, un browning à la main, en hurlant : haut les mains?

Il rit douloureusement.

— J'aurais dû me tenir tranquille, la punition serait venue seule!

— Non pas, rétorqua le docteur, nous avons chacun notre tâche ici-bas. En n'agissant point, tu ferais preuve de faiblesse, surtout maintenant que tu sais... Je ne pense pas que tu mettes en doute mes affirmations?

— Oh! parrain! murmura le jeune homme.

Norois se leva et le poussa vers la porte :

— Va, agis au mieux, je te soutiendrai.

Maussade, Maurice regagna sa chambre et dans la solitude, il connut la pire des angoisses. Effondré, le front dans les mains, il réfléchissait. D'un côté, il apercevait le bonheur, la punition d'un crime, de l'autre, une femme qui l'avait élevé, mais néanmoins le détestait.

Les poings crispés, le buste redressé, il bégaya :

— Je ne peux pas... je ne peux pas!...

L'image de Simone passa devant ses yeux et il frissonna, une sueur glacée perla à ses tempes. Lentement, il se leva et se regarda dans le miroir. Il était livide, ses yeux luisaient de fièvre.

Il eut comme un sursaut brusque, tout son être se raidit et il murmura :

— Pour Simone!

La démarche assurée, il se dirigea vers la porte et quelques minutes plus tard, sans même avoir pris

la précaution de frapper, il entra chez sa belle-mère.

Celle-ci éblouie par la lumière que le jeune homme avait brusquement fait jaillir, se dressa sur son séant. Elle était pâle, les dents claquantes. Elle reconnut Maurice et balbutia :

— C'est toi?

Elle essaya de sourire, mais elle vit, fixé sur elle, le regard étincelant du jeune homme. Elle frissonna, ressaisie par ses terreurs anciennes.

Très calme maintenant, Maurice allait et venait; il s'était emparé du bloc-notes abandonné sur un guéridon, puis d'un stylo. Il apporta tout cela et le déposa sur le lit.

La femme épouvantée le considérait, sans oser proférer une parole.

Posément, il attira un fauteuil et s'assit. Il se taisait toujours, sentant vaguement que ce silence, plus que toute menace, anéantissait la volonté de la femme.

Enfin il releva la tête :

— Je suis resté dans cette chambre jusqu'à ce moment.

Elle tressaillit et bégaya péniblement :

— Et... tu as... trouvé?...

Il ne répondit pas directement.

— J'ai entendu une voix qui disait d'abord : Souviens-toi de Léon?

Il la regarda et la vit frissonner, les lèvres tirées en un rictus d'épouvante.

— Cette voix a continué : Léon a été empoisonné... lentement... le testament qu'on a découvert était faux... il est encore déposé chez le notaire et une expertise suffira pour en démontrer la fausseté... Depuis l'époque de l'assassinat les preuves se sont amoncelées, à l'heure actuelle... elles sont suffisantes pour conduire la coupable à l'échafaud.

Il fut interrompu par un cri strident, Mme Trévoux

avait tenté de se lever; elle retomba en arrière, évanouie. Maurice eut un sourire livide et se dirigea vers la table de toilette. Il mouilla un linge et revint tamponner le front de la femme.

Après quelques minutes, elle ouvrit les yeux et le reconnaissant, tenta de le repousser.

Très froid, il poursuivit :

— La coupable à l'échafaud... et l'empoisonneuse c'est ma belle-mère... la femme de mon père... L'heure de la punition a enfin sonné.

Sa voix devint grondante :

— Oui, je vous livrerai à la justice, maintenant que je connais votre infamie.

Affolée, elle joignit les mains :

— Pitié! Maurice, pitié!

Il la saisit par un poignet et montrant le bloc :

— Ecrivez une confession succincte... Sinon vous sortirez d'ici entre deux gendarmes.

En plein jour, peut-être aurait-elle mieux résisté, mais prise ainsi, au milieu de son sommeil, après les nuits d'angoisse précédentes, sa volonté défaillait.

Elle implora :

— Et tu me laisseras... libre ensuite?

Il eut un ricanement féroce :

— Je vous en donne ma parole... je vous laisserai vivre avec vos remords.

Il lui plaçait le stylo entre les doigts, avançait le papier et commençait à dicter. De lui émanait une telle autorité, qu'elle se soumit docilement.

Lorsque ce fut terminé, le jeune homme s'empara de cette confession, la plia soigneusement et la glissa dans sa poche.

— Et maintenant, réparez... sinon je vous poursuivrai inlassablement et vous ferai une existence pire que celle de la prison. N'essayez pas de nier cette confession après coup, je possède des preuves

suffisantes. Je vous laisse une suprême chance en souvenir de mon père, en souvenir de mon enfance. Mais n'abusez pas...

Sans ajouter un mot il sortit, et la misérable s'écroula sur son lit en proie à un accès de folie délirante.

Au matin, elle ne put supporter la vue de son beau-fils; elle fit ses malles et se sauva, terrassée par une véritable épouvante.

Deux jours plus tard, elle signait chez son notaire une donation de tous ses biens à Maurice et se retirait dans un cloître, espérant expier et oublier.

Ce fut le docteur Norois qui demanda à Verneil la main de Simone pour Maurice, son filleul. Lorsque l'industriel connut la véritable situation du jeune homme, il accepta avec joie, voyant en ce futur gendre le meilleur associé dans ses entreprises.

Inutile d'ajouter que Simone ne fit aucune opposition aux volontés paternelles et Germaine toujours moqueuse, conclut :

— *All's well that ends well!*

[Tout est bien, qui finit bien.]

FIN

Pour paraître jeudi prochain :

La voûte infernale

ROMAN POLICIER

par C. FONGRAVE

L'Imprimerie Moderne, 177, Route de Châtillon, Montrouge 5-10-33

Collection Hebdomadaire Ferenczi

LE PETIT LIVRE

PARAIT TOUS LES SAMEDIS

• • •

Le Roman complet

Sous couverture en couleurs

0 fr. 60

J. FERENCZI et Fils, éditeurs
9, Rue Antoine-Chantin - PARIS (14e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

Voyages et Aventures

Paraît tous les Jeudis

AU PRIX DE 75 CENTIMES

Le roman complet

Volumes en vente :

N° 1. — Le Cercle de la mort, *par Georges Sim.*
N° 2. — La Madone des cimes, *par Jean de la Hire.*
N° 3. — La Guerre des fauves, *par F. Husson.*
N° 4. — Le Navire sans équipage, *par Xavier Valisse.*
N° 5. — Naufragés au Sahara, *par H. de Graffigny.*
N° 6. — Le Roi du film, *par Erik Stanley.*
N° 7. — L'Ile de la Désolation, *par Christian Brulls.*
N° 8. — Les drames de la Forêt Vierge, *par Jean de la Hire.*
N° 9. — Le Continent mystérieux, *par Félix Léonnec.*
N° 10. — Taches rouges sur pistes blanches, *par Joë Traveller.*
N° 11. — Le Maître de l'effroi, *par Marcel Priollet.*
N° 12. — Le Yacht fantôme, *par Georges Sim.*
N° 13. — L'Homme Rouge, *par F. Husson.*
N° 14. — Le Lac des Esclaves, *par Christian Brulls.*
N° 15. — Le Cavalier volant, *par Jean Bonnéry.*
N° 16. — A travers les périls, *par Jean de la Hire.*
N° 17. — Terre de liberté, *par H. de Graffigny.*
N° 18. — Le Roi des pampas, *par Eric Stanley.*
N° 19. — Le Saut de la mort, *par Joë Traveller.*
N° 20. — La Ville invisible, *par Jean Bonnery.*
N° 21. — Le Chemin de Santiago, *par Jean de la Hire.*
N° 22. — La Piste tragique. *par Otwell Bihs.*
N° 23. — La Caverne mystérieuse, *par H. de Graffigny.*
N° 24. — Le Tigre des Andes, *par Josly Uhepht.*
N° 25. — Le Maître du monde, *par Jean de la Hire.*
N° 26. — A travers la Pampa, *par Marcel Vigier.*

J. FERENCZI et Fils, éditeurs, 9, r. Antoine-Chantin, PARIS (14e)
Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement.

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge (1933)
(Made in France)